

LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 21 novembre au 27 novembre: 16 pages de texte et de photographies)

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 1475.

LE NUMÉRO QUOTIDIEN : 10 CENT. — ÉTRANGER : 20 CENT.

Dimanche 29 novembre 1914.

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARI

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un An: 40 fr. - 6 Mois: 20 fr. - 3 Mois: 12 fr.
L'abonnement est sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

L'ŒUVRE DES BARBARES DANS L'EST



M. MIRMAN PRESENTE CINQ PETITS RESCAPÉS DE VITRIMONT

Un de nos envoyés spéciaux a pu accompagner M. Mirman au cours de la visite que le préfet de Meurthe-et-Moselle a faite cette semaine aux pays dévastés. Nos lecteurs trouveront dans ce numéro les premières photographies de ce reportage et pourront se rendre compte de l'œuvre de dévastation accomplie par les Allemands dans la région de l'Est.

La journée

du 28 Novembre (118^e de la guerre)

L'ennemi a manifesté moins d'activité en Belgique. Une seule attaque d'infanterie a été tentée près d'Ypres, mais sans succès.

Un biplan allemand a été abattu. Un des aviateurs a été tué, les deux autres ont été faits prisonniers.

M. Herrick, ancien ambassadeur des Etats-Unis, a quitté Paris, se rendant en Amérique.

M. Visconti Venosta, ancien ministre des Affaires étrangères d'Italie, est mort à Rome.

NOS LEADERS

La semaine militaire

Toute l'attention s'est portée cette semaine sur les batailles de Pologne.

Les nouvelles d'aujourd'hui concordent pour affirmer la défaite des Allemands. Il semble bien, quand on vérifie sur la carte les noms des localités où ont eu lieu les engagements, que les corps d'armées allemands les plus avancés doivent être dans une situation fort dangereuse.

Je ne sais à quelles suggestions a obéi le commandement allemand. Il s'est laissé certainement entraîner au delà des limites que lui imposaient ses effectifs et le terrain. Il s'est mépris complètement sur la situation des forces russes et sur leur capacité de manœuvre. Non seulement les Russes avaient la supériorité du nombre, qui leur a permis d'amener des renforts considérables sur le front menacé, mais ils ont opposé au coup droit de l'adversaire et à ses tentatives d'enveloppement des attaques de flanc, au Nord comme au Sud, qui ont pleinement réussi. On parle de corps d'armée entiers coupés et cernés. Nous attendons des détails plus précis. Dans tous les cas, la retraite des Allemands sera des plus pénibles. Ils ont plus de cent cinquante kilomètres à faire pour rejoindre la frontière et leur base d'opérations, à travers un pays qu'ils ont dévasté eux-mêmes pendant leur première retraite, et dont l'hiver aggrave les difficultés de parcours. Toutes les armées russes vont s'ébranler maintenant de Tilsitt à Cracovie, et ne tarderont pas à opérer en territoire allemand. Elles y trouveront, sans nul doute, une très forte défensive, appuyée sur les places fortes : Dantzig, Thorn, Posen et Breslau, et sur le réseau très dense des chemins de fer. Mais ce qu'elles ont fait jusqu'ici nous garantit que rien ne les arrêtera.

De l'autre côté il y a eu accalmie générale sur tout le front, comme disent les communiqués. Accalmie relative ! Si la bataille des Flandres paraît terminée ou suspendue, il y a chaque jour des attaques partielles sur certains points du front, toujours les mêmes d'ailleurs. On se dispute les têtes de pont de l'Yser, quelques bois et quelques villages aux alentours d'Ypres, et, sur les rives de l'Aisne, des tranchées dans la forêt d'Argonne, autour de la ligne avancée de Verdun, en Lorraine et sur les Vosges. Dans tous ces combats nous gardons notre supériorité morale.

Impuissants à nous déloger de nos positions, les Allemands se vengent par leurs procédés habituels, en continuant à bombarder nos villes encore exposées. Ils ont achevé la destruction d'Ypres et d'Arras, et repris le bombardement de Soissons et de Reims. Tout cela se paiera un jour. Notre immobilité momentanée ne doit pas nous émouvoir. Nous avons remporté des victoires sur place, il ne pouvait en être autrement dans les circonstances présentes. Les Allemands ont fait des pertes terribles. S'ils reviennent à la charge, ils en subiront de plus graves encore, il faut bien se convaincre qu'ils ne batront en retraite qu'à la dernière extrémité, car leur recul de France et de Belgique serait l'aveu de leur défaite et causerait en Allemagne une véritable révolution.

Dans le courant de la semaine les navires de guerre anglais ont bombardé et détruit des travaux que les Allemands faisaient à Zeebrugge, avant-port de Bruges, en vue d'y installer une station de sous-marins.

En Asie, les Anglais ont pris Bassora, le grand port du golfe Persique, futur terminus du chemin de fer de Bagdad. L'occupation de Bassora aura un grand retentissement dans le

L'artillerie lourde allemande est moins active en Belgique

En Champagne, la nôtre a infligé à l'ennemi des pertes sérieuses

Communiqués officiels du 28 novembre 1914

15 HEURES. — En Belgique, les combats d'artillerie se sont poursuivis, dans la journée du 27, sans incidents particuliers. L'artillerie lourde allemande montre moins d'activité. Une seule attaque d'infanterie au sud d'Ypres, que nos troupes ont repoussée.

Vers le soir, notre artillerie a abattu un biplan allemand monté par trois aviateurs. L'un a été tué, les deux autres faits prisonniers.

Dans la région d'Arras, et plus au sud, aucun changement.

Journée très calme dans la région de l'Aisne.

En Champagne, notre artillerie lourde a infligé à l'artillerie ennemie des pertes assez sérieuses.

De l'Argonne aux Vosges, rien à signaler.

23 HEURES. — Journée analogue à la précédente. Rien à signaler.

• DERNIÈRE HEURE •

L'armée autrichienne culbutée par les Russes

PÉTROGRAD, 28 novembre (Dépêche Havas). — Communiqué officiel du grand état-major. — Sur le front Proschowitz, Brzesko-Stare, Bochnia et Wisnicz, nos troupes ont remporté un succès décisif.

Le 26 novembre, nous avons culbuté l'armée autrichienne, nous lui avons fait plus de 7,000 prisonniers et nous nous sommes emparés de 30 canons, dont 6 avec leurs attelages, et plus de 20 mitrailleuses. Un de nos bataillons ayant fait irruption dans Brzesko-Stare, a fait prisonnier ce qui restait du 31^e régiment de honved, et notamment 1 commandant, 20 officiers et 1,250 hommes avec le drapeau. Nous nous sommes emparés aussi d'une automobile où se trouvaient des officiers d'état-major. Nous continuons à poursuivre énergiquement l'ennemi.

Dans le combat de Lodz, qui a continué le 27 novembre, nous avons réussi également à progresser sur certains points.

Dans les Karpathes, nos troupes attaquent des forces autrichiennes importantes.

Les Allemands s'installent dans les églises

PÉTROGRAD, 28 novembre (Dépêche Havas). — Le commandement militaire russe est très embarrassé par le fait que, dans le but de tirer sur les avions, les Allemands ont fait placer des canons et des mitrailleuses dans les tours des églises catholiques, situées au milieu de la ville de Cracovie où ils ont également installé des stations radiotélégraphiques.

Un tel usage des monuments historiques, si contraire à leur destination, révèle chez les autorités militaires allemandes, l'intention de forcer les Russes à bombarder la ville polonaise dont les fortifications constituent le dernier rempart des Habsbourg.

Tailleurs et cordonniers

Les réformés et exemptés des classes 1906 et antérieures, ainsi que les hommes du service auxiliaire et ceux libérés de toutes obligations militaires, classes 1886 et antérieures, exerçant la profession de tailleur ou de cordonnier, qui désireraient être affectés dans le service des convois automobiles pour y remplir l'emploi d'une de ces deux professions, pourront se présenter 41, rue Lacordaire, pour tous renseignements.

monde musulman. D'ailleurs, ces malheureux Turcs, dupés par l'Allemagne, n'approuvent que des revers partout, et leur intervention ne fera que précipiter leur expulsion d'Europe. Les Musulmans se sont refusés à suivre l'appel d'un sultan contraignant et imbécile.

Il est de plus en plus question de la participation effective de l'armée japonaise aux opérations d'Europe.

En dépit des racontars pessimistes colportés par les alarmistes professionnels et de vieilles dames affolées, des événements décisifs se préparent, la fin de l'empire germano-prussien n'est plus qu'une affaire de temps.

Général X...

Berlin commence à douter de la victoire

AMSTERDAM, 28 novembre (Dépêche Havas). — Un commerçant, qui résidait depuis longtemps en Allemagne et connaît fort bien Berlin, où il avait été retenu, vient d'arriver en Hollande, ayant pu, au prix de mille difficultés, gagner la frontière.

La physionomie de la capitale allemande ne présente, selon lui, rien de particulièrement anormal. Les cafés qui restent en temps ordinaire ouverts toute la nuit, ont, il est vrai, avancé l'heure de la fermeture ; mais les théâtres jouent chaque soir, et les rues présentent à peu près l'animation accoutumée.

Aux façades des maisons, toutes pavoisées au début de la guerre, les drapeaux cependant ont disparu. La prise d'Anvers a été pour les Berlinois la dernière occasion d'arborer les couleurs nationales.

La population, en effet, commence à se rendre compte que la situation devient mauvaise. Son antipathie, qui, au moment de la mobilisation, allait à la Russie et à la France, a changé d'objet ; elle s'est éloignée des Français surtout et se manifeste maintenant de toutes les manières et avec la plus grande violence contre l'Angleterre. Le canon de 75, cependant, fait très souvent le sujet des préoccupations effrayées. Les effets terribles de ses projectiles, amplifiés encore par les imaginations, font considérer ce canon comme une invention infernale, et l'on sait que ses artilleurs sont désignés fréquemment, outre-Rhin, sous le nom de « diables noirs ».

Aussi est-ce sans joie, désormais, que les régiments se mettent en marche. Au début de la guerre, acclamations, rires, cris de joie, souhaits, interjections haineuses aussi accompagnaient le départ de chaque train. Tout cela fait place aujourd'hui à un silence attristé et à des pleurs. Que sera-ce, dit le commerçant, quand l'Allemagne saura la vérité ? Car elle a entendu parler de combats sous Paris, d'une bataille de l'Oise, d'une bataille de l'Aisne, voire d'une bataille de la Meuse ; mais elle n'a eu aucune connaissance d'une bataille de la Marne, n'a vu encore nulle part le mot défaite.

Et si des listes de tués ont été publiées, il n'a jamais été parlé d'un seul Allemand fait prisonnier par les alliés ou d'un seul canon tombé entre leurs mains.

Les étudiants de Naples boycottent le cours de littérature allemande

ROME, 28 novembre. — On mande de Naples, à la Stampa, que des incidents ont marqué le cours que le professeur Klemperer devait inaugurer à l'Université sur la littérature allemande. Les étudiants se pressaient dans l'amphithéâtre. Mais à peine le professeur était-il entré dans la salle et commençait-il à parler que l'auditoire poussa, presque d'une seule voix, le cri de : « A bas l'Allemagne ! » Le professeur est resté interdit et ne sachant plus que faire.

Cependant les cris hostiles continuaient. Le professeur a essayé alors de calmer les esprits par quelques paroles d'explication ; mais les étudiants ont persisté à crier, comme des énergumènes : « A bas l'Allemagne ! »

Finalement, le professeur, voyant l'inutilité de poursuivre son cours, a pris le parti de se retirer.

La circulation

Une circulaire officielle réglemente, à partir d'aujourd'hui, la circulation des piétons, bicyclettes, motos, cyclotaxis et voitures dans la zone de l'intérieur et pour les parcours qui pénètrent dans la zone des armées.

Une visite aux ruines de Lorraine

De Gerbéviller à Baccarat et Nomény

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

C'est un tragique pèlerinage que celui des bourgades et des villes de Meurthe-et-Moselle où sévit avec fureur, dès les premiers jours de la guerre, la barbarie allemande. Un ouragan de fer et de feu a marqué le vain effort de l'ennemi pour s'emparer de Nancy; une rage de destruction a suivi la défaite qui l'éloigna de la capitale lorraine.

Aujourd'hui, parmi les ruines qui se dressent au flanc des coteaux, le long des routes, dans les vallées naguère verdoyantes, le préfet, M. Léon Mirman accomplit avec un inlassable dévouement sa tâche consolatrice : « Je mettrai, disait-il récemment dans son discours au Conseil général, toute mon ambition à être jugé digne de ces vaillantes populations lorraines à la tête desquelles ce sera l'honneur de ma vie d'avoir été appelé en ces heures magnifiques et douloureuses que traverse la patrie. » Ce fonctionnaire, qui s'applique passionnément à son œuvre « comme s'il était au feu aux avant-postes », était bien le chef qu'il fallait à cette contrée cruellement meurtrie; il la parcourt, attentif aux misères nombreuses qu'il s'efforce de soulager, accompagnant ses dons d'une parole réconfortante, d'un sourire paternel, et relevant les courages amollis par tant de détresse. Dans les sombres journées où Nancy semblait être sous l'étreinte de l'agresseur, il a donné l'exemple de la bravoure; il inspire maintenant à tous la certitude de la réparation prochaine.

J'ai eu l'honneur, cette semaine, de l'accompagner au cours d'une de ses visites bienfaisantes, et j'ai pu fixer par la photographie les ruines que les hordes dévastatrices ont accumulées dans ces paisibles régions. En une étape, notre automobile nous amène à Gerbéviller, où la sauvagerie des bourreaux s'est particulièrement exercée. Vingt maisons sur quatre cent soixante-cinq sont restées debout. Les fabriques, l'hospice, l'orphelinat ont été réduits en cendres. Le clocher de l'église est percé à jour. Le silence des rues désertes est émouvant; à gauche et à droite, des murs noirs et lézardés aux fenêtres béantes montrent, à l'intérieur de ce qui fut naguère de coquettes maisons, des épaves lamentables, la carcasse d'un lit, une cage demeurée intacte par miracle. Voici l'enclos où furent fusillés quarante innocents, des vieillards, une jeune fille, un enfant de quatorze ans. Pas une âme n'habite cette cité de la mort... Je me trompe, une seule s'obstine à vivre là, une héroïne, sœur Julie, qui pendant le bombardement n'a pas quitté sa maison transformée en ambulance. M. Mirman va la saluer avec le respect dû à cette belle vaillance.

De Gerbéviller à Lunéville, des machines agricoles disloquées jonchent la route où les Huns ont passé. Au seuil de la bourgade, nous nous recueillons un instant auprès des tombes des soldats morts au champ d'honneur, que leurs frères d'armes entretiennent pieusement. Nous traversons Lunéville qui, sans avoir trop souffert de l'invasion, en garde toutefois un souvenir amer. Le sous-préfet, M. Minier, regrette son hôtel incendié par les obus, mais se console à la pensée qu'il n'ont respecté le palais des ducs de Lorraine : « Et puis, l'heure de la revanche est venue, n'est-ce pas, monsieur le préfet ? »... Nous arrivons à Vitrimont, un humble village où la mitraille a creusé de terribles ravages; quelques pauvres gens habitent leurs chaumières délabrées; cinq petits gars, des rescapés, accourent vers le préfet qui prend à leurs yeux la figure de général et lui demandent des nouvelles de « la bataille »; M. Mirman leur offre du chocolat, une pièce blanche et un bon sourire qui fait épanouir leurs frais visages : un rayon de soleil parmi les ruines.

A quelques kilomètres d'Anthelupt, sur une hauteur, la ferme de Loemond fut prise quatre fois par les Allemands et définitivement reprise : il y eut là un combat, peut-être le plus effroyable de la région. De ce point, l'œil ravi découvre un panorama merveilleux; mais si vous regardez près de vous, autour de vous, une vision d'épouvante vous prouve que ce site enchanteur était une position stratégique de premier ordre. Les arbres sont déchiquetés, le sol éventré; des silhouettes de murs profilés sur l'horizon rappellent qu'il y avait là une maison industrielle et prospère.

Crévie a été fort éprouvé. Le général Lyantey possède près de ce petit village un château d'où l'on a pu enlever à temps les objets d'art et les papiers personnels. Les Allemands y sont allés tout droit et l'ont incendié. Quatre maisons appartenant au commandant Truffier ont subi le même sort : quatre vieillards, ligotés par les bourreaux, ont péri dans les flammes. Tandis que je photographie le théâtre de ce drame, un détachement d'infanterie traverse la bourgade; le capitaine nous présente un engagé de quatorze ans et demi, le jeune Charles Méré, qui a déjà pris part à plusieurs engagements et fait le coup de feu aux côtés de ses aînés. Le petit brave, la mine épanouie, se redresse fièrement.

A Maixe, à Drouville, on s'est battu avec rage : des tombes fleuries, des arbres mutilés, des pans de murs sinistres. Parmi cette dévastation, des laboureurs, pen-

chés sur la terre blessée, évoquent l'image de la vie qui s'obstine et de la paix réparatrice. Plus loin, un Christ est étendu au pied du calvaire d'où nos soldats l'ont enlevé parce qu'il servait de point de mire à l'ennemi : il veille auprès d'un monticule au fond duquel dort pour l'éternité un modeste héros.

Un coup d'œil rapide sur Harécourt, dont l'église a été décapitée de son clocher, et nous partons vers Baccarat. On sait quel supplice a subi la coquette cité,



M. LÉON MIRMAN,
Préfet de Meurthe-et-Moselle.

dont l'industrie a été ruinée comme par un implacable cyclone. Le feu a ravagé un vaste quartier, dont il ne reste qu'un amas de décombres; on dirait qu'un entrepreneur audacieux a voulu jeter bas les maisons pour créer un immense espace libre qu'on transformerait en une place imposante ou un parc majestueux. C'est, hélas ! aujourd'hui, un champ de désolation où le crime des Barbares a sévi... Le Barbare passe, sous l'aspect farouche d'un espion que nos troupes viennent d'arrêter et qui va expier tout à l'heure.

Nous approchons de la frontière. J'ai voulu voir Nomény, autre victime pantelante. La consigne, vigilante jusqu'ici, devient plus sévère encore. La route est pourtant plus sûre qu'au mois de septembre, où M. Mirman faillit être surpris par des uhlands et dut son salut au sang-froid de son chauffeur, un ami, le maître de forges M. Puech, qui fit machine arrière, à toute vitesse, sur plus d'un kilomètre. Le commandant du poste nous conduit à travers les rues de la ville morte : un silence infini vous étirent le cœur; des pierres qui se détachent des murs branlants tombent et roulent sous nos pas; c'est le seul bruit que l'oreille perçoit dans ce désert; un chien s'enfuit à notre approche. Et voici, au milieu de la rue centrale, deux tombes, celles de deux soldats foudroyés par un obus et ensevelis à l'endroit même où ils ont expiré.

A la sortie du bourg, les hommes du dernier poste français font bonne garde. Là-bas, à l'horizon, les Allemands creusent une tranchée; je les aperçois nettement avec la jumelle que me prête l'officier. Un feu de salve, et les fauves rentrent dans leurs trous. Un « taube » vole très haut et fuit à tire-d'aile. « Allons, adieu, mon capitaine, et merci de votre aimable accueil. » Nous rentrons à Nancy, en prenant par le Grand-Couronné d'où nos artilleurs envoient des obus par delà la frontière, dans la direction de Château-Salins.

Louis Piston.

M. Wilson désapprouve le bombardement des villes ouvertes

WASHINGTON, 28 novembre (Dépêche Havas). — M. Wilson a communiqué officiellement aux représentants diplomatiques des Etats-Unis dans les pays belligérants en Europe sa désapprobation des jets de bombes sur des villes non fortifiées occupées par des non-combattants.

On assure que les puissances intéressées prendront note de cette protestation.

Le grand intérêt de notre documentation photographique sur la Lorraine dévastée nous oblige à ajourner à la semaine prochaine la publication de nos cartes hebdomadaires.

Echos

Sus au germanisme!

Chacun de nous, voire les rédacteurs des communiqués officiels — toléreront-ils cette observation respectueuse (j'entends un grand bruit de ciseaux) — chacun de nous doit s'efforcer, d'ores et déjà, d'effacer des noms de nos provinces de l'Est toute trace d'un germanisme détestable et incongru.

Désormais, nous devons parler de Boulay et non de Bolehen, de Bouzonville et non de Busendorf, de Ribeauvillé et non de Rappoltsweller, de Réchicourt et non de Rixingen, de Thionville et non de Diedenhofen, de Saint-Hippolyte et non de Sankt Pilt. Mais oui, même avant la pile!

De même, en Haute-Alsace, Cernay ne doit plus s'appeler Sennheim; Orbey, Urbeis; Aubure, Altweiler.

On a estropié ces noms pendant quarante-quatre ans. Il suffit.

Le Comité polonais de Paris proteste également en ce qui concerne les noms polonais germanisés.

Un des premiers soins du conquérant était toujours et est encore de changer les noms des lieux envahis, de les couvrir d'un masque allemand pour donner le change au monde. N'a-t-on pas vu tout récemment qu'ayant occupé, bien que pour si peu de temps, la pauvre ville de Kalisz, dans la Pologne russe, brûlée et détruite avec la même méthode « scientifique » que celles de Louvain ou de Reims, les Allemands se sont empressés de la débaptiser et de l'affubler d'un nom bien germanique de Grossgarten. Il est à espérer, comme l'a fait observer le *Journal des Débats*, que les Allemands n'auront pas le temps de récolter les choux de ce jardin...

Souvenons-nous que Königsberg s'appelle en polonais Krolewiec, que Insterburg s'appelle Wystruc, que Gumbinnen s'appelle Glombin, que Allenstein s'appelle Olsztyn, que Soldau s'appelle Dziewkowo, que Lyck s'appelle Elk.

Souvenons-nous que Dantzig s'appelle en polonais Gdansk, que Marienwerder s'appelle Kwidzyn, que Thorn s'appelle Torun, et que Graudenz s'appelle Grudziadz.

Souvenons-nous que Posen s'appelle de son vrai nom Poznan, que Bromberg s'appelle Bydgoszcz, que Wreschen s'appelle Wrzesnia.

N'oublions pas que la Silésie fut une province polonaise, et que sa capitale s'appelle Wroclaw et non Breslau; que le fleuve séparant actuellement les Slaves et les Germains est l'Odra et non l'Oder, et que la capitale de la Poméranie (encore une vieille province polonaise) s'appelle en polonais Szczecin et non Stettin.

Et pour finir, même Berlin est un nom slave! Le berceau de la puissance teutonique qui sombre aujourd'hui, le vieux Brandebourg, s'appelait autrefois Branibor!

Cinq de trop!

Une petite ville de l'Ile-de-France.

Le curé apprend que les Allemands, sous un prétexte quelconque, vont fusiller des habitants inoffensifs. Il se rend, aussi rapidement que le lui permet son grand âge, au milieu des assassins. Il implore les officiers :

— Grâce pour ces pauvres gens... Je vous supplie de me prendre pour otage...

Six revolvers sont aussitôt braqués sur le prêtre, qui sourit un peu et proteste doucement :

— Messieurs !... voyons... un seul suffira... Je suis si vieux, si vieux !...

Il y a des mots qui désarment, qui désarment même les gredins.

Chacun son métier.

Les postiers veulent aller au feu. Le conseil d'administration de l'A. G. des agents des P. T. T. émet le vœu que tous les employés mobilisés soient mis à la disposition de l'armée, comme combattants.

Que l'on examine donc ce vœu, mais que l'on mette surtout les postiers à la disposition des services postaux.

Le Trésor aux trésoriers, la Poste aux postiers ! Ce ne sont pas des officiers d'infanterie qui dirigent le feu des 75, et l'on fait rarement appel à l'Académie des sciences morales dans les discussions stratégiques.

A l'ordinaire, les locomotives sont conduites par des mécaniciens.

Encore un coup, la Poste aux postiers ! Ne trouvez-vous pas bizarre que l'on soit obligé d'écrire de telles choses ?...

La Riviera s'anime.

La reprise des affaires sur la Côte d'Azur, c'est la protection de ce joyau de notre France contre les stations hivernales étrangères.

La colonie anglaise est déjà nombreuse à Nice, Cannes, Menton et dans les stations voisines, où, grâce à un climat sans égal, l'état sanitaire n'a jamais été meilleur.

Les syndicats hôteliers de Nice, Cannes, Menton, fourniront, à toute demande, la liste des hôtels, avec prix de pensions.

MICROMÉGAS.

La victoire russe

Un exploit qui étonnera le monde

LONDRES, 28 novembre (Dépêche de l'Information). — On télégraphie de Pétrograd au Morning Post :

Quand il nous sera permis de narrer la grande bataille livrée en Pologne, nous aurons à raconter un exploit qui étonnera le monde, car les prouesses des Russes ont déjà porté aux plus belles troupes allemandes un coup qu'on n'avait jamais vu depuis l'époque de Napoléon I^{er}.

UN CORPS D'ARMÉE EST GERNE

PÉTROGRAD, 28 novembre. — Peu à peu, les dépêches officielles, restant volontairement au-dessous de la vérité, font connaître au public ce que l'on sait depuis mercredi dans les milieux officiels, que l'armée russe a remporté une plus grande victoire que celle fêtée il y a trois semaines.

Le grand-duc déclare maintenant ouvertement qu'un corps d'armée allemand à Bchezin est cerné et qu'il essaie de s'échapper dans des circonstances favorables.

A mesure que les détails arrivent, il devient clair que la stratégie russe a conçu avec maîtrise un plan pour amener l'ennemi dans un piège. (Daily Mail.)

LE COMMUNIQUE DE L'ETAT-MAJOR RUSSE

PÉTROGRAD, 27 novembre. — Sur la rive gauche de la Vistule, nos troupes, venant du cours inférieur de la Bzoura, sont parvenues jusqu'à Gombine (à 20 kilomètres au sud de Plotsk).

Au centre du front de bataille, nous nous sommes emparés de la ville de Bchezin et des villages situés dans la vallée de la Mroga à l'ouest de Lodz, et où, sur certains points, nous avons délogé les Allemands par des attaques à la baïonnette.

Notre offensive dans cette région continue.

Entre Bchezin et Glovno (sur la Mroga, à 30 kilomètres au nord-est de Lodz), notre cavalerie a opéré plusieurs charges heureuses contre l'infanterie ennemie. Pendant le recul des Allemands, nous leur avons enlevé des canons, dont certains avec leurs attelages complets.

Le nombre des prisonniers qui ont été pris va être établi.

Parmi les troupes ennemies qui ont été refoulées de Rzgow (Chegof) et de Touchine par Bchezin, on a constaté la présence de la troisième division de la garde.

Dans la région de Zgierz et de Strykof, au nord de Lodz, nous avons attaqué les Allemands. A l'ouest de Lodz, entre Zgierz et Zdounskavola, les troupes allemandes se maintiennent dans leurs tranchées.

En général, la situation sur tout le front, entre la Vistule et la Warta, est favorable à nos armes.

Sur le front Tschentstokhovo-Cracovie-Tymbark, nos succès acquièrent une importance caractérisée. Nos troupes ont fait, le 26 novembre, plus de 4,000 prisonniers. Notre offensive a été particulièrement heureuse sur le cours inférieur de la Schreniava (affluent de la Vistule, au nord de Cracovie), où un régiment entier de honved s'est rendu à nos troupes.

Nous avons enlevé aussi une position autrichienne puissamment fortifiée sur la rive gauche de la Ruda, où certains éléments offensifs passèrent le fleuve à gué, pendant une débâcle des glaces, les hommes ayant de l'eau jusqu'au cou, et attaquèrent l'ennemi.

Les Autrichiens défendirent avec un acharnement désespéré Bochnia (station du chemin de fer à mi-route entre Tarnow et Przemysl), que nous avons enlevé de haute lutte, faisant plus de 2,000 prisonniers et prenant une mitrailleuse et dix bouches à feu.

Sur la rive droite de la Vistule, l'ennemi dessine dans la région de Cracovie un recul désordonné; il est énergiquement poursuivi par nos troupes, trempées par des combats offensifs presque ininterrompus depuis quarante-cinq jours, et qui, d'après les rapports des commandants d'armée, sont absolument à la hauteur de leur tâche.

Des renseignements puisés à une source digne de foi établissent que les Autrichiens ont installé au milieu de Cracovie, sur le clocher de la cathédrale, des appareils de télégraphie sans fil et une mitrailleuse spéciale pour le tir contre les avions.

Steamer anglais coulé par une mine

LONDRES, 28 novembre (Dépêche de l'Information). — Le steamer anglais *Khartoum*, qui se rendait de Londres à Tyne avec un chargement de charbon, a heurté hier une mine dans la mer du Nord et a coulé.

Son équipage, comprenant vingt-cinq hommes, a été recueilli et amené à Grimsby.

La situation comparée des marines anglaise et allemande

LONDRES, 28 novembre (Dépêche de l'Information). — M. Winston Churchill, premier lord de l'Amirauté, a prononcé hier, à la Chambre des communes, un long discours dans lequel il a exposé la situation de la flotte anglaise et l'a comparée à celle de la flotte allemande.

« La situation de notre marine, a-t-il dit, est à tous les points de vue excellente. L'Angleterre possède deux fois plus de sous-marins que l'Allemagne, et si notre marine n'a pas remporté plus de succès, c'est parce qu'il lui a été impossible de trouver une cible pour ses attaques.

» Nos contre-torpilleurs ont montré une énorme supériorité.

» En août dernier, l'Allemagne possédait 25 croiseurs et l'Angleterre 36. Le nombre des croiseurs nouveaux dont s'est accru depuis notre marine est plus grand que le nombre de ceux qui ont été perdus par l'Allemagne. Par suite, notre position est encore plus favorable qu'au début de la guerre.

» Il en est de même en ce qui concerne les dreadnoughts. D'ici à la fin de l'année 1915, quinze nouveaux cuirassés seront prêts.

» L'Angleterre pourrait donc perdre chaque mois un cuirassé pendant douze mois et l'ennemi ne subir aucune perte, la même supériorité navale que nous avions au début subsisterait quand même.

M. Winston Churchill conclut en ces termes :

« Nous n'avons donc aucune raison d'être anxieux et alarmés, et nous avons les meilleures raisons d'avoir une pleine confiance dans la puissance de notre marine, qui pourra remplir la tâche qui lui est imposée. »

Le Parlement s'est ajourné au 7 février.

Mort du marquis Visconti-Venosta

ROME, 28 novembre. — Le marquis Visconti-Venosta est mort à 6 h. 1/2. Il avait quatre-vingt-cinq ans.

Le marquis Visconti-Venosta débuta dans la carrière diplomatique comme secrétaire de Cavour. Il se montra toujours un ami de la France. C'est lui qui représenta l'Italie à la Conférence d'Algésiras.

Plusieurs fois ministre des Affaires étrangères, il travailla au rapprochement de l'Italie et de la France.

Depuis plusieurs années, son grand âge l'obligeait à ne plus suivre les événements que de loin, mais il resta toujours le fidèle continuateur de la politique de Cavour. C'est le dernier homme d'Etat du Risorgimento qui disparaît.

Conseil de Cabinet

BORDEAUX, 28 novembre. — Les ministres se sont réunis en Conseil de cabinet ce matin à neuf heures et demie, sous la présidence de M. Briand.

M. Malvy, ministre de l'Intérieur, a communiqué au Conseil, qui les a approuvées, les instructions qu'il adresse aux préfets au sujet des mobilisés soumis aux prestations.

M. Malvy invite les préfets à surseoir à l'exécution des prestations en nature non encore acquittées. Il les charge de demander aux conseils municipaux d'établir la liste des prestataires ou assujettis à la taxe vicinale, ayant opté pour leur libération en nature, qui se trouvent, en raison de la mobilisation, dans l'impossibilité d'acquitter leur taxe et qui doivent, par suite, être considérés comme exonérés de leurs obligations.

M. Briand, ministre de la Guerre intérimaire, et M. Delcassé ont entretenu leurs collègues de la situation militaire et diplomatique.

Les Peaux-Rouges contribuent à la lutte contre l'Allemagne

Les journaux canadiens publient les messages adressés avec leurs souscriptions aux divers fonds pour la guerre par les chefs des Indiens Peaux-Rouges au gouvernement du Dominion.

Les chefs « Tire-des-deux-côtés » et « Chevaux d'hermine » des « Indiens du Sang » ont envoyé 5,000 francs prélevés sur les trésors de leurs tribus, comme l'expression tangible de leur désir que l'Angleterre puisse demeurer à jamais la tutrice des faibles et l'arbitre de la paix du monde.

Les Indiens de l'île Manitoulin ont envoyé 10,000 francs « pour aider à payer les dépenses énormes de la guerre dans laquelle notre auguste père le roi est actuellement engagé ».

La bande des « Pieds Noirs » a remis 6,000 francs « pour notre patrie et ses alliés »; le chef « Gros Ventre » et le conseiller « Gros Loup » des « Sarcees » ont envoyé 2,500 francs. La bande de Temiskaming a remis 5,000 francs « pour aider à alléger la misère causée par le conflit européen, particulièrement dans le pays belge ».

Un parc d'aéroplanes détruit par nos dragons

Dans la nuit du 9 au 10 septembre, un lieutenant de dragons isolé avec son escadron au milieu des lignes allemandes et réfugié à la ferme de Vaupéron, apprit la présence d'un parc d'aéroplanes allemands sur la route allant de Viviers à l'usine de la Râperie (entre Soissons et Compiègne).

Aux dires des paysans, les aéroplanes avaient atterri vers 19 heures et avaient été rejoints vers 22 heures par un convoi automobile accoté à la route comprenant de sept à neuf voitures.

Le lieutenant décida l'attaque immédiate; il était 2 h. 30 du matin.

Deux pelotons à pied devaient approcher le plus près possible du convoi, exécuter trois salves et faire taire leurs fusils; un peloton à cheval, profitant du désordre consécutif à la surprise, devait s'élaner sur les voitures et charger à la lance ceux qui cherchaient à en sortir.

Un peloton à cheval restait en réserve à la Râperie. Les deux pelotons à pied purent s'approcher à une quarantaine de mètres des voitures et le « Werda » de la sentinelle allemande fut le signal de l'ouverture du feu.

A peine les fusils s'étaient-ils tus, conformément aux ordres reçus, que le lieutenant chef du peloton à cheval s'élançait au galop à la tête de ses hommes en criant : « Vive la France ! »

Malheureusement, les Allemands n'étaient qu'à demi surpris et une mitrailleuse placée en tête du convoi automobile ouvrit le feu.

Les officiers français furent tués et le peloton littéralement anéanti; aucun des cavaliers ne parvint aux voitures.

Ce que voyant, le lieutenant commandant les deux pelotons à pied lança à l'assaut.

La mitrailleuse se tut, les pointeurs ayant été tués sur leur pièce, et les cavaliers français se précipitèrent dans les avions, et, serrés en petits groupes auprès de chacun, engagèrent un violent duel de feu à 15 mètres des Allemands, qui, couchés en bordure de la route, ripostèrent très bravement en poussant de véritables hurlements.

Ce faisant, les sapeurs munis de leurs outils et préalablement instruits, s'acharnaient sur les avions, dont les moteurs, les réservoirs et les appareils de bord furent criblés de coups de pioche. En outre, trois voitures qui devaient contenir de l'essence prenaient feu et éclairaient la scène.

Les avions allemands n'avaient pas d'essence dans leur réservoir.

Avant de rompre le combat, car les pertes étaient grandes, le brave officier qui commandait l'attaque voulut en finir avec la voiture centrale, d'où se hurlaient les commandements et qui paraissait contenir le chef d'escadron.

Pendant que le peloton de réserve se retirait avec les quelques hommes qui restaient, notre lieutenant, suivi de trois cavaliers seulement, rampait jusqu'à la voiture et s'y trouvait nez à nez avec deux hommes, dont un officier.

Ce dernier déchargea aussitôt son revolver sur le petit groupe; les cavaliers tombèrent et le lieutenant eut le bras traversé, mais non sans avoir déchargé son revolver à bout portant droit dans la poitrine de son adversaire qui s'effondra.

L'Allemand qui se trouvait aux côtés de ce dernier envoya alors, en plein ventre de notre officier, un coup de crosse, qui l'envoya rouler sur la route; quelques instants plus tard, avec l'aide d'un autre blessé, le lieutenant réussissait à se traîner jusqu'à un champ de betteraves.

Nos pertes avaient été nombreuses; sur les trois pelotons engagés, dix hommes seulement s'en tirèrent indemnes.

Cachés dans un village, ils y vécurent trois jours en plines lignes allemandes et ne furent délivrés que le 13 septembre, lors de l'entrée victorieuse dans la localité d'une division d'infanterie française. (Officiel.)

Le coup de l'« Emden »

La flotte russe, s'étant maquillée, a mis à mal quelques navires de guerre allemands.

LONDRES, 27 novembre. — Le correspondant du Morning Post à Pétrograd donne aujourd'hui l'intéressant récit d'une manœuvre habile exécutée par la flotte russe de la Baltique et qui a abouti à la destruction de plusieurs navires allemands.

On a dit qu'un certain nombre de navires étaient arrivés à Kiel très endommagés, vers le 4 novembre, mais aucune explication officielle n'avait été donnée à ce sujet.

Ces navires, paraît-il, avaient l'habitude de croiser dans la mer Baltique. A la réception d'une certaine dépêche, l'amiral russe von Essen déguisa ses navires de façon à leur donner l'allure de navires germaniques et il arbora le pavillon allemand. Puis, dans le brouillard, il alla se joindre à l'escadre ennemie.

Au moment opportun, les Russes ouvrirent le feu, coulant un navire allemand, en endommageant sérieusement un autre et infligeant, en outre, des pertes aux torpilleurs ennemis.

Les navires russes, par contre, purent rentrer au port après le combat sans avoir subi aucune perte.

Les Allemands n'ont, naturellement, fait aucune mention de cette affaire.

Une démarche des gouvernements de l'Amérique du Sud

WASHINGTON, 28 novembre (Dépêche Havas). — Les gouvernements de la République Argentine, du Chili, du Pérou et de l'Uruguay ont prié les Etats-Unis de vouloir bien se joindre à eux pour engager des négociations avec les puissances belligérantes, afin que celles-ci retirent des eaux territoriales américaines leurs bâtiments de guerre, dans le but de sauvegarder le commerce des pays panaméricains.

Le Brésil aurait l'intention de faire une démarche dans le même sens.

L'action des puissances américaines aurait également pour objet de diminuer les causes possibles de conflit avec les pays belligérants envers lesquels elles se sont engagées à rester neutres.

On croit qu'au cas où les Etats-Unis approuveraient cette action, l'Angleterre se déclarerait prête à rappeler tous ses bâtiments qui font du charbon dans les ports de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud, à condition toutefois que les autres puissances belligérantes se déclarent prêtes à en faire autant.

Quelques puissances seraient favorables à la création d'une zone neutre de 100 à 200 milles de leurs côtes pour les opérations des navires de guerre.

Une série de combats aériens

Le 18 novembre, vers 6 h. 30, un sergent d'une de nos escadrilles, ayant à bord un lieutenant observateur, revenait d'une reconnaissance sur le front, lorsqu'il aperçut un avion allemand se dirigeant vers Amiens. Il se mit à sa poursuite, mais la vitesse de son appareil étant légèrement inférieure, il ne put le rejoindre avant Amiens. Là, l'Aviatik ayant exécuté un certain nombre d'évolutions pour lancer des bombes, d'abord sur le terrain d'aviation, puis sur le village de Cailly, fut rattrapé; le lieutenant tira sur lui une centaine de balles de mitrailleuse, détériorant légèrement l'avion, mais sans réussir à atteindre ni le pilote, ni les parties essentielles de l'appareil. L'Aviatik prit du champ; le sergent se dirigea alors sur un « Albatros » qui survolait également Cailly et se prépara à l'attaquer. Mais celui-ci, dans une manœuvre désespérée, fit un brusque demi-tour et se précipita droit sur l'avion du sergent qui, pour éviter le choc, renversa son appareil à un tel point que la mitrailleuse, rejetée hors de son logement, tomba à l'intérieur du capot. Lorsque le Français eut repris son équilibre, l'« Albatros » avait eu le temps de s'éloigner.

Dans le même temps, un autre sergent, qui venait d'atterrir sur le terrain d'aviation d'Amiens, au retour d'une reconnaissance, apercevant des avions ennemis qui survolaient la ville, remonta sur son « Morane », accompagné de son mécanicien, et prenant de la hauteur, se mit à la poursuite des oiseaux ennemis. Il rattrapa l'Aviatik au moment où il s'éloignait d'Amiens, l'empêcha de rentrer dans les lignes allemandes et le poursuivit jusque dans les environs de Montdidier. De son côté, l'avion français reçut trois balles, dont une traversa le réservoir et une autre le siège du passager. Faute de munitions, la poursuite fut abandonnée. Au retour, le mécanicien, qui était parti rapidement sans même prendre le temps de se couvrir, dut s'alerter; il a une partie de la main gauche gelée.

Le même jour, vers 10 h. 45, un avion « Morane », monté par un caporal et un lieutenant, partait pour reconnaître les organisations défensives de l'ennemi, aux environs de Dampierre, lorsqu'il rencontra aussi un avion ennemi.

Le pilote et le passager, bien qu'armés seulement de revolvers, attaquèrent résolument; mais une balle de mitrailleuse envoyée par l'Allemand trancha l'un des haubans des ailes de leur appareil. Ils durent atterrir en toute hâte, et c'est grâce au sang-froid et à l'adresse du pilote qu'ils purent regagner, sans que l'appareil se fût brisé dans l'air, le terrain d'aviation d'Amiens. (Officiel.)

POUR CONSERVER "EXCELSIOR"

La collection d'Excelsior devant constituer la documentation la plus complète sur la guerre, un grand nombre de nos lecteurs nous ont demandé de créer pour la conserver un mode de reliure commode et peu coûteux. Nous sommes heureux de leur annoncer aujourd'hui que nous avons pu résoudre ce double petit problème.

Nous pouvons leur offrir deux modèles du format actuel d'Excelsior pouvant contenir, l'un comme l'autre, la collection complète du 15 août au 15 novembre, que nous sommes toujours en mesure de fournir.

- Le premier modèle, dit « Reliure Electrique », plats et dos en toile, titre lettres or, très solide et soigné, à nos bureaux 3 francs
- Expédition par poste 0 fr. 60
- Avec recommandation 0 fr. 70
- Le second modèle, cartonnage élégant, dos et bords en toile, plats jaspés, fermeture rubans, à nos bureaux 1 fr. 50
- Expédition par poste 0 fr. 45
- Avec recommandation 0 fr. 55

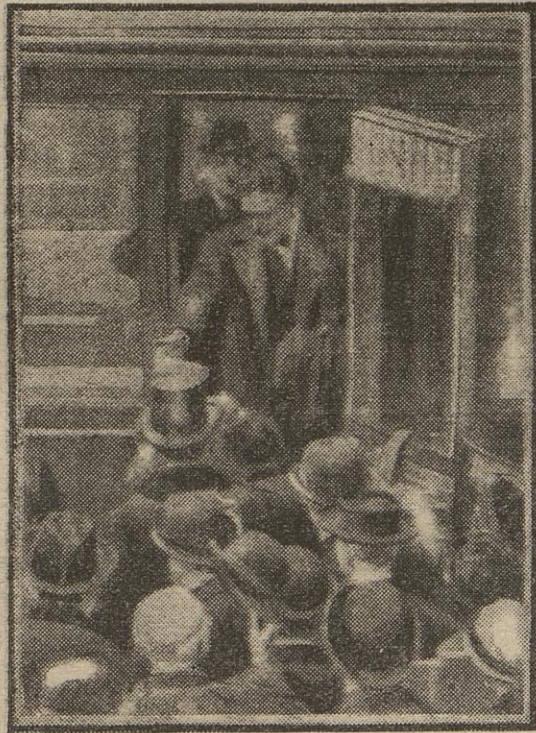
Pour les deux modèles, emballage gratuit. Les demandes doivent être adressées à M. l'administrateur d'Excelsior, 88, Champs-Élysées, Paris, en y joignant le montant de la commande, y compris le port, et en indiquant le modèle choisi.

M. Myron T. Herrick ambassadeur des États-Unis a quitté la France

Hier matin, M. Herrick, ancien ambassadeur des États-Unis d'Amérique, et Mme Herrick ont quitté Paris. De nombreuses personnalités étaient venues les saluer. Il y avait là :

Les généraux Gallieni, Florentin, MM. William Martin, directeur du protocole; Austin Lee, conseiller de l'ambassade d'Angleterre; S.A.S. le prince de Monaco; MM. Bacon, Sharp, successeur de M. Herrick; Delanney, Mithouard, Laurent, Cherest, Paul Doumer, l'inspecteur général Février, Stephen Pichon, Paul Strauss, Georges Lecomte, Peixotto, Tirman, etc.

M. Herrick a bien voulu nous accorder quelques instants d'entretien. Comme je lui avais présenté les vœux d'Excelsior qu'il honora plusieurs fois de sa visite et



M. MYRON T. HERRICK, à son départ de Paris

que je lui demandais ses « impressions de France », il se recusa en souriant, tandis que ses yeux, perdus au souvenir de rêves, brillaient d'un éclat étrange et doux.

— Chaque fois, ajouta-t-il, que l'occasion s'est présentée à moi de dire les sentiments que j'éprouvais pour votre pays, je n'ai pas hésité de le faire. Ils n'ont pas varié...

« Comment ne pas être touché par les témoignages de haute sympathie qui m'ont été prodigués !... Je ne suis pas un ingrat... »

« Et puis j'aime la France, » Cette phrase, M. Herrick la répète, et sa voix, au timbre métallique et clair, s'assourdit, s'assombrit. « Et j'aime Paris, où j'ai vécu dernièrement, des heures inoubliables... »

— La France et Paris, répliquai-je, aiment aussi Votre Excellence, et chaque fois qu'ils pourront manifester leur reconnaissance...

A peine avais-je prononcé ces mots, que je dus me retirer, car une délégation d'officiers français, soignés à l'ambulance américaine du lycée Pasteur, venait présenter une adresse à M. Herrick et remettait à Mme Herrick une superbe gerbe de roses.

Et ce fut au milieu des vivats et des souhaits les plus chaleureux que le train s'éloigna...

Dans l'après-midi, M. Raphaël-Georges Lévy donnait communication, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, d'un ouvrage de MM. Herrick et Ingalls sur le *Crédit rural*. Il terminait par cet hommage :

« Lorsque la capitale fut visitée par les aviateurs allemands, une bombe, lancée par eux, tomba dans l'avenue du Trocadéro, en face du palais de notre illustre confrère, le prince de Monaco, à un endroit que l'ambassadeur venait de traverser. A un ami qui le félicitait d'avoir échappé à ce péril, M. Herrick répondit par ce mot, digne d'un héros de l'antiquité : « Il est » des circonstances où un ambassadeur mort rendrait » plus de services qu'un vivant. » L'Académie me permettra de lui dire, en son nom, que tel n'est pas notre avis, et que nous savons tout ce que nous pouvons attendre d'un pareil ami de la France. » — P. M.

M. Poincaré sur le front des armées

Hier, en quittant le grand quartier général des armées, le président de la République, les présidents du Sénat et de la Chambre des Députés et le président du Conseil se sont rendus sur le front même des troupes.

Ils ont visité les bivouacs de plusieurs régiments et, comme la nuit était tombée, c'est à la lueur des falots placés par les soldats sur leurs faisceaux que les présidents ont parcouru les lignes. Ils ont été frappés de la bonne humeur et de l'admirable état moral des officiers et des hommes.

Au cours de ces visites, le président de la République a remis, sur le terrain, au général de Langlo de Cary le grand cordon de la Légion d'honneur et aux généraux Sarrail, Gérard et Rabier les insignes de grand-officier.

Le service des postes aux armées

Le Temps public, d'une source autorisée, les renseignements qui suivent sur l'organisation du service de la trésorerie et des postes aux armées :

Le service du trésor et des postes aux armées a pour rôle — en ce qui concerne le service postal — de prendre à la gare régulatrice les sacs de dépêches qui y sont envoyés, soit par le bureau central militaire de Paris, soit par quelques dépôts de corps de troupe, et de les expédier à la gare de ravitaillement de chaque corps d'armée. Là, ce même service fait prendre ces sacs au moyen d'automobiles, les fait transporter dans les quartiers généraux du corps d'armée et des divisions qui en dépendent, on procède immédiatement au tri et le jour même toutes les lettres ou paquets recommandés ou non sont distribués aux destinataires.

Un corps d'armée reçoit en moyenne plus de 200 sacs de lettres ou paquets. On voit d'ici le travail considérable qui incombe au service du trésor et des postes. Les officiers et agents qui en font partie travaillent souvent quatorze ou quinze heures par jour, parfois dans des conditions déplorables, en plein air, etc. Malgré cela, ils n'ont jamais laissé les correspondances subir des retards dans leurs distributions. D'ailleurs cela leur serait difficile, puisque les vagues messes viennent fréquemment deux fois par jour dans chaque quartier général. Et si les correspondances s'accumulaient, comment ferait le service du trésor et des postes pour les transporter, avec le peu d'autos dont il dispose, au cours des étapes quotidiennes que fait d'ordinaire ce corps d'armée ?

Le seul coupable est le bureau militaire de Paris. Soit par suite d'un manque d'organisation, soit par suite de manque d'énergie, ce bureau s'est laissé complètement déborder, suivant l'expression même du ministre des Postes. Les sacs s'accumulent dans les caves de la rue du Louvre. Il arrive qu'on reste cinq et six jours sans recevoir la moindre lettre de ce bureau. Il arrive également que l'on reçoive, d'un seul coup, sept et huit lettres mises à la poste à Paris à des dates différentes. Certaines missives ont mis jusqu'à plus d'un mois pour venir de la rue de Rivoli sur le front.

Dès le début de la campagne, tous les payeurs principaux placés à la tête des corps d'armée ont signalé, à maintes reprises, dans des rapports documentés, cette situation déplorable. C'est tout ce qu'ils pouvaient faire, puisque ce service n'a même pas le droit de pénétrer dans ce fameux bureau central militaire, et que sa tâche commence, comme je l'ai dit à la gare régulatrice. Il serait difficile au trésor et à la poste d'acheminer vers les armées des correspondances qu'on ne lui envoie pas et qu'on garde rue du Louvre !

Dans chaque bureau de payeur, soit de quartier général de corps d'armée, soit de quartier général de division, le personnel officiers est composé, par moitié, de fonctionnaires des finances et de fonctionnaires des postes. Quant aux sous-agents, ils sont tous de l'administration des postes.

Ce qui prouve que la trésorerie et les postes font leur service, c'est que les lettres expédiées du front à l'intérieur arrivent plus rapidement que les lettres expédiées de l'intérieur au front. Et pourtant les premières subissent un retard voulu par le service militaire, surtout en ce qui concerne les lettres cachetées.

Le bureau central militaire vient d'être réformé. On a mis à sa tête un postier au lieu d'un colonel d'état-major. Il semble qu'il fonctionnera mieux.

TRIBUNAUX

Infirmière voleuse. — Au moment de la déclaration de guerre, Mlle Catherine Héroult s'engageait comme infirmière volontaire à l'hôpital de la Maternité de Drancy. En attendant les blessés militaires qui devaient arriver à l'hôpital, Mlle Héroult soigna les malades.

Mais, le 8 novembre, une hospitalisée tuberculeuse constata qu'un billet de 50 francs, toute sa fortune, qui se trouvait dans un sac à main accroché au-dessus de son lit avait disparu.

Après une enquête discrète, les soupçons se portèrent sur Mlle Héroult. Elle commença par protester avec indignation, mais le directeur de l'hôpital passa outre et même la fit fouiller; les recherches étaient restées vaines, lorsqu'on eut l'idée de lui faire défaire sa chevelure. Le billet de 50 francs, qui se trouvait dans le chignon de Mlle Héroult, tomba à terre. Elle dut avouer être l'auteur du vol et fut arrêtée.

Mlle Héroult comparait hier devant la dixième chambre correctionnelle en costume d'infirmière. Malgré la gravité du fait, elle a été, après plaidoirie de M^e Lévy-Oulmann, condamnée à deux mois de prison avec sursis.

Pour ne pas être mobilisé. — Pendant une dizaine d'années, un placier, nommé Burette, appartenant à la classe 1894, se vit dispenser de toute obligation militaire, grâce à une date falsifiée sur son livret militaire le portant de la classe 1886.

Lors de la mobilisation, Burette resta tranquillement dans ses foyers; in de ses parents le dénonça, et, mis en état d'arrestation, le placier comparait hier devant le deuxième conseil de guerre sous l'inculpation d'insoumission et usage de faux.

Burette s'est vu condamner à cinq ans de prison et à 1.500 francs d'amende.

La chasse aux Maisons allemandes

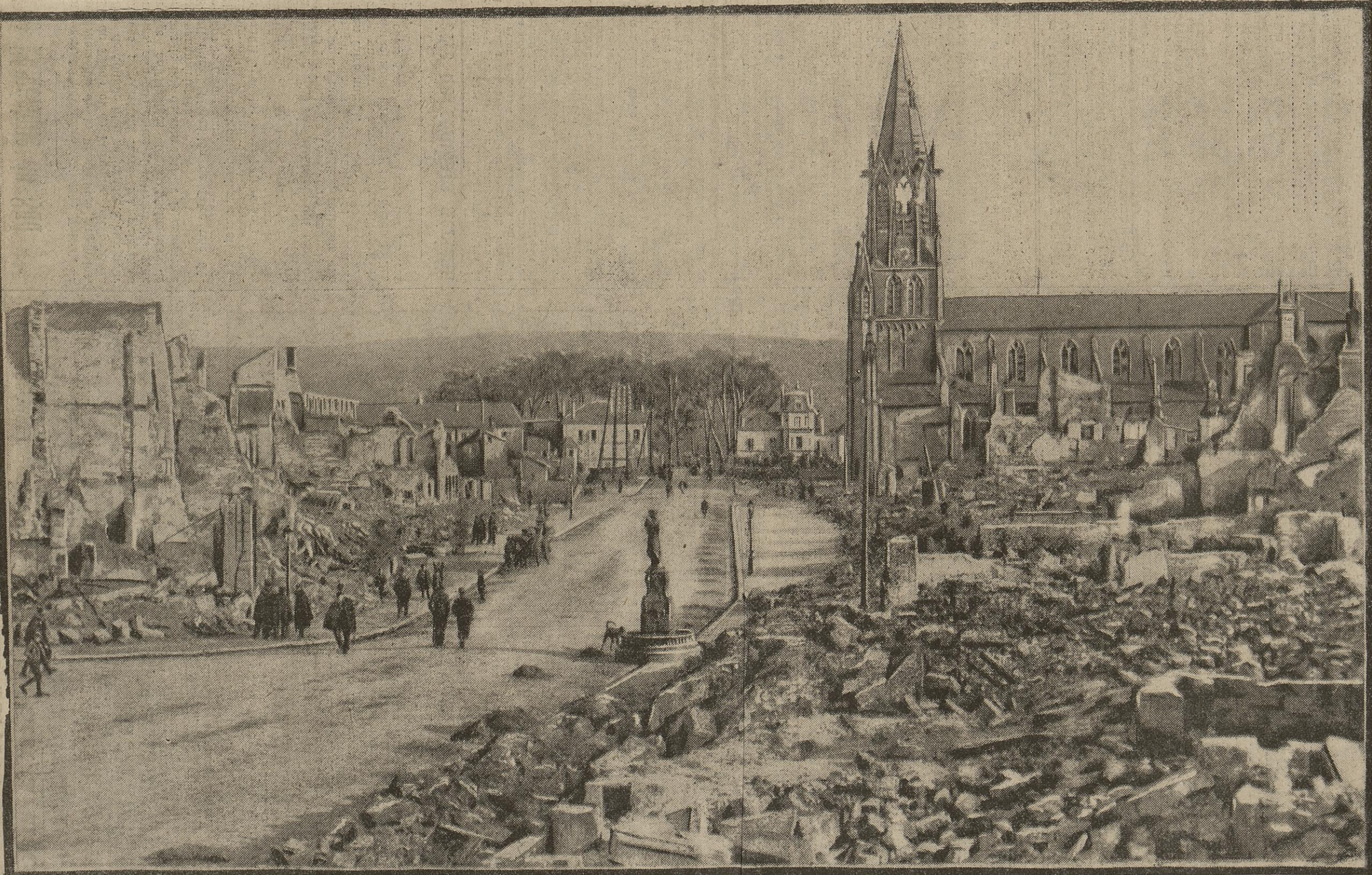
Par ordonnance du président Monier, des séquestres ont été désignés hier pour les maisons allemandes ou austro-hongroises dont les noms suivent :

- Alhausen (Auguste), Fourreau, 13, rue Caumartin (M. Bourgeois);
- Broheil (Gustave), marchand de vins, 11, passage Brunoy (M. Levieux);
- Breslauer frères, dépôt de fourrages, 13, rue du Sentier (M. Ponchelet);
- Boyersdöfer (Louis), marchand de vins-logeur, 69, rue de l'Hôtel-de-Ville (M. Levieux);
- Ratz, 40, rue du Ranélagh (M. Truvost);
- Mme Sulzmann, 151, avenue Malakoff (M. Morin).

LES RUINES DE BACCARAT

Dimanche 29 novembre 1914

EXCELSIOR



Au moment de l'attaque de Nancy, les deux premiers corps allemands, partis de Strasbourg, pénétrèrent en France par les défilés supérieurs des Vosges et entre Cirey et Baccarat. Cette dernière ville fut courageusement défendue par nos soldats, qui durent un moment se replier devant un ennemi supérieur en nombre. La ville, aujourd'hui, est reconquise. Une partie, malheureusement, n'est plus qu'un amas de ruines.

Les Ephémérides de la guerre

DU 21 AU 27 NOVEMBRE

SAMEDI 21 NOVEMBRE

Nos canons arrêtent net cinq attaques allemandes.

EN BELGIQUE, notre artillerie a pris, à Nieuport, l'avantage sur celle de l'ennemi.

DE DIXMUDE AU SUD D'YPRES, canonnades intermittentes de part et d'autre.

A HOLLEBECKE, deux attaques de l'infanterie allemande ont été immédiatement repoussées.

DANS LA RÉGION DE L'AISE ET EN CHAMPAGNE, l'avantage pris par nos batteries sur les batteries ennemies s'est accentué, empêchant les Allemands de continuer la construction de tranchées commencentées.

DANS L'ARGONNE, nous avons fait sauter des tranchées ennemies.

DU CÔTÉ DE VERDUN et dans les Vosges, nous avons progressé, établissant en certains points nos tranchées à moins de 30 mètres des positions allemandes.

DANS LA WOEVRE, AUX EPARGES, cinq attaques allemandes exécutées en masse dans l'espace de deux heures sont arrêtées net par le tir de notre artillerie.

EN POLOGNE, les Allemands auraient subi un sérieux échec.

DIMANCHE 22 NOVEMBRE

L'ennemi bombarde Ypres dont il a détruit les halles et l'hôtel de ville.

EN BELGIQUE, comme dans la région d'Arras à l'Oise, il n'y a eu que des canonnades intermittentes. Notre artillerie s'est montrée, en général, plus active que l'artillerie ennemie. Nos batteries ont réussi à démolir plusieurs lignes de tranchées allemandes. L'ennemi travaille d'ailleurs à en construire de nouvelles en arrière.

JOURNÉE CALME également sur l'Aisne, en Champagne aussi bien qu'en Argonne, sur les Hauts de Meuse et dans les Vosges.

ASSEZ FORTE CANONNADE dans la région de Soissons et de Vailly.

LE PRINCE AUGUSTE-GUILLAUME, quatrième fils du kaiser, a été grièvement blessé dans un accident d'auto.

AU SOBRANIÉ, une discussion s'est engagée sur la possibilité et les conditions d'une intervention de la Bulgarie.

LE CROISEUR TURC *Hamidieh* a bombardé une ville russe : Tuapsse.

LUNDI 23 novembre

Les Allemands ont bombardé Ypres, Soissons et Reims.

LA JOURNÉE a été marquée de violentes canonnades.

L'ENNEMI a dirigé particulièrement ses coups sur Ypres, dont le clocher, la cathédrale, les halles et de nombreuses maisons ont été incendiées, sur Soissons et sur Reims.

DANS L'ARGONNE, l'ennemi a prononcé des attaques très vives, qui ont été repoussées.

EN POLOGNE, le combat continue acharné entre la Vistule et la Warta.

ESCARMOUCHE EN EGYPTÉ entre les avant-postes turcs et un corps de méharistes.

DANS L'AFRIQUE DU SUD, le général Dewet n'a plus que vingt-cinq partisans.

MARDI 24 novembre

En Argonne, l'ennemi redouble d'activité.

sur la plus grande partie du front, l'ennemi a manifesté surtout son activité par une canonnade intermittente moins vive que dans la journée précédente.

QUELQUES ATTAQUES D'INFANTERIE, toutes repoussées. Comme d'habitude, ces attaques ont été particulièrement violentes dans l'Argonne, où nous avons gagné du terrain dans la région du Four-de-Paris.

ENTRE L'ARGONNE ET LES VOSGES, la brume, très épaisse, a gêné les opérations.

Bon état sanitaire des troupes.

EN POLOGNE, la bataille engagée entre la Vistule et la Warta tourne en faveur des Russes.

LE SOUS-MARIN ALLEMAND U-18 a été coulé par un croiseur anglais au large de la côte nord de l'Écosse.

A BUCAREST, une manifestation populaire en faveur de la Triple Entente, s'est déroulée.

MERCREDI 25 NOVEMBRE

Nous avons repoussé, à Béthincourt, une attaque allemande.

DE LA MER DU NORD A YPRES, aucune attaque d'infanterie.

ENTRE LANGEMARCK ET ZONNEBECKE, nous avons gagné du terrain. Aux abords de La Bassée, les troupes indiennes ont repris à l'ennemi des tranchées qui leur avaient été enlevées la veille au soir.

DE LA BASSÉE A SOISSONS, calme à peu près complet.

NOUS AVONS LÉGÈREMENT PROGRESSÉ près de Berry-au-Bac et en Argonne.

A BÉTHINCOURT, nord-ouest de Verdun, une attaque allemande a été repoussée. Une suspension d'armes demandée par l'ennemi lui a été refusée.

DANS LA RÉGION DE PONT-A-MOUSSON, notre artillerie a pu bombarder Arnaville.

DES FORCES AUTRICHIENNES qui avaient réussi à franchir la rivière Koloubara ont été détruites par le feu des Serbes.

JEUDI 26 NOVEMBRE

En Pologne, l'armée du kronprinz bat en retraite, abandonnant blessés, prisonniers et munitions.

ON ANNONCE DE PÉTROGRAD qu'une division allemande s'est rendue et qu'une autre division est dans une situation désespérée.

MOINS D'ACTIVITÉ DANS LE NORD, où nos lignes ont pu avancer sur plusieurs points.

LES ALLEMANDS ont dirigé sur le village de Missy, dans l'Aisne, une attaque qui a été repoussée avec pertes sérieuses pour les assaillants.

DANS LA RÉGION D'ARRAS, continuation du bombardement sur la ville et sur ses faubourgs.

PETIT ENGAGEMENT à l'est de Verdun.

VENDREDI 27 NOVEMBRE

Les succès russes se confirment. Nos alliés auraient fait prisonniers deux régiments autrichiens.

LES AUTRICHIENS ont essuyé des échecs partiels dans des rencontres avec les Serbes et les Monténégrins.

EN FRANCE ET EN BELGIQUE, sur tout le front, la canonnade a été moins vive. Des attaques allemandes au sud de Dixmude et dans l'Argonne ont été repoussées.

REIMS a été bombardée assez violemment pendant une visite de la ville par des journalistes de pays neutres.

LE CUIRASSÉ ANGLAIS « BULWARK » a sauté près de Sheerness. Huit cents marins auraient péri.

AU COURS DU BOMBARDEMENT DE ZEEBRUGGE par la flotte anglaise, trois sous-marins allemands, presque entièrement montés, ont été détruits, et 27 mécaniciens ont été tués.

Un vice-consulat français en Thrace

BORDEAUX, 28 novembre (*Dépêche de l'Information*). — Un vice-consulat français a été créé à Dédéagatch. Le titulaire est M. Cuinet, qui était vice-consul à Andrinople jusqu'à l'ouverture des hostilités avec la Turquie.

Communiqués

Lecture d'actualité. — *Saint Albert de Louvain*, patron du roi des Belges, évêque de Liège et martyr, réfugié en France et martyrisé par Henri VI le Cruel, empereur d'Allemagne. Discours prononcé par M. le chanoine Gaudeau, le 15 novembre 1914. In-8°. Aux bureaux de la *Foi Catholique*, 25, rue Vaneau, et chez M. Poisson, 37, rue de Lille. 1 franc. *Se vend au profit des réfugiés belges.* Pages émouvantes et confortantes autant qu'instructives et curieuses, et d'un intérêt durable.

La Société « Magenta ». — M. Dauphin, président fondateur de la Société « Magenta », convie les anciens du 71^e de ligne à organiser une réunion afin d'envoyer des dons aux soldats sur le front.

Les Orphelins de la Guerre. — L'Université Populaire, qui a créé dès le 2 août, à Etretat, la colonie des Enfants de Mobilisés, orphelins de mère, où elle a recueilli plus de cinq cents enfants, vient de fonder l'œuvre des Orphelins de la Guerre.

Les statuts seront envoyés de suite à toute personne qui en fera la demande. Adresser la correspondance et les inscriptions à la Colonie des Enfants de Mobilisés, à Etretat (Seine-Inférieure).

Le Croix Rouge Française. — Ce serait faire une œuvre charitable que d'envoyer au siège de la Société de Secours aux Blessés militaires, 21, rue François-1^{er}, des effets usagés ou non qu'elle pourrait distribuer aux soldats réformés et renvoyés dans leurs foyers.

Pour les militaires convalescents. — L'Œuvre Nationale des Militaires Convalescents, sous la présidence d'honneur de Mme la générale Pau, et dont M. Georges Berry, député de Paris, est président, a pour but de donner les soins nécessaires aux militaires convalescents et réformés par suite de blessures ou de maladies contractées pendant la guerre, de procurer de l'ouvrage aux veuves des militaires et aux personnes sans travail, de faire obtenir des emplois aux militaires renvoyés dans leurs foyers, de fonder des orphelinats et asiles nationaux pour les enfants, veuves et vieux parents des combattants morts à la guerre de 1914. L'Œuvre fait un pressant appel aux personnes charitables pour lui remettre des dons en espèces et en nature et principalement des vêtements pour hommes et enfants ainsi que pour les militaires retournant au front.

Le Croix Rouge Française à Calais. — M. de Valencié, secrétaire général de la Société de Secours aux Blessés militaires, est revenu de Calais où il avait été pour choisir l'emplacement définitif de l'hôpital que la Société avait offert à S. M. le roi Albert pour être consacré aux blessés de l'armée belge et dont la reine Elisabeth a bien voulu accepter le patronage. Cet hôpital sera installé dans une grande maison d'école que la municipalité de Calais a mise à la disposition de la Société, et ouvrira au début de décembre.

Les bonnes idées

Celles des journaux

Une médaille pour les braves

M. Maurice Barrès demande, dans l'*Echo de Paris*, la création d'une nouvelle récompense militaire, d'une médaille de bronze, qui permette aux chefs de décorer, après chaque affaire, leurs plus braves soldats sur le champ de bataille même :

Un sergent, de qui je voudrais bien savoir le nom, avait obtenu, à force de courage et d'esprit, des renseignements qui amenèrent le général commandant le corps d'armée à tenter l'affaire du Quesnoy. Ce fut, vous le savez, une réussite brillante. Immédiatement après le succès le général demanda le sergent. « Il a été blessé, mon général ». — « Menez-moi près de lui. » — « Il est déjà évacué. » Le général s'en va à l'ambulance. — On vient de le porter à la gare. Il doit déjà rouler sur Paris. — « Allons tout de même voir. » Le train était encore là. On descend la civière du blessé, et sur le quai de la gare de Montdidier, au milieu d'une poignante émotion, le général donne au sergent, avec son accolade, sa décoration.

Vous comprenez si une telle scène peut élever d'un degré l'esprit d'un bataillon ; si elle communique à toute une tranchée un élan nouveau. L'hommage rendu à la vaillance crée des vaillances. Les Français veulent des signes qui puissent enflammer leur âme, en même temps que des raisons qui conquièrent leur intelligence. « C'est pour ta patrie, pour ton foyer, pour ton honneur que tu te bats, et puis tu seras admiré jusqu'à la mort. »

Accordons à de tels chefs le moyen d'honorer largement de tels soldats. Et pour activer la guerre, pour conquérir la victoire, poussons en avant, par tous les moyens nobles, ceux qui peuvent la décider.

Celles de nos lecteurs

Les faux Français

Nous recevons d'un lecteur, avec prière d'insérer, une lettre, malheureusement trop longue pour être reproduite ici dans son intégralité, mais de laquelle nous détachons les lignes suivantes :

Au sujet des faux Français, nés en Allemagne et naturalisés Français, pourquoi ferions-nous une différence entre les Allemands qui ont eu l'intelligence de se faire naturaliser Français et ceux qui ne sont pas naturalisés ? Les premiers sont plus à craindre que les derniers. Ils circulent librement chez nous en temps de guerre, ils nous espionnent tout à leur aise, ils répandent toutes les fausses nouvelles et en les entendant parler, si quelqu'un ose émettre des doutes sur leurs qualités de Français, ils montrent avec arrogance une carte d'électeur à défaut d'un livret militaire dont ils ne possèdent qu'un exemplaire allemand.

Pourquoi tolérons-nous ce foyer d'espionnage disséminé dans tous les coins de la France ? Depuis le début de la guerre nous avons renforcé notre armée en faisant passer un nouveau conseil de révision à nos réformés et exemptés ; ne serait-ce pas faire œuvre de salubrité publique de réviser et rescinder les naturalisations de tous ces faux Français, de démasquer tous ces hypocrites Teutons qui se sont fait naturaliser pour mieux s'enrichir chez nous en temps de paix et pour mieux nous trahir en temps de guerre.

Débaptisons les rues aux noms allemands

Un lecteur de quinze ans s'étonne qu'on n'ait pas encore songé à débaptiser les rues de Constantinople, de Vienne, l'avenue de Saxe, etc., comme on l'a fait pour la rue de Berlin et l'avenue d'Allemagne. Il ajoute :

Enfin, pourquoi la rue Wilhem existe-t-elle encore à Paris, dans le quartier d'Auteuil ? Est-ce que ce nom a été appliqué à cette rue en l'honneur de ce « Guillaume » ? Si cela était, ce serait odieux de garder ce nom comme celui d'une de nos rues de Paris, alors que l'on s'occupe actuellement de chasser de chez nous tout ce qui est allemand.

Pour loger les réfugiés belges

Pourquoi, nous demande une lectrice, entasser les réfugiés belges au Cirque de Paris, quand il serait si facile de les loger plus à l'aise en réquisitionnant à cet effet les appartements à louer et les boutiques vides ?

En province, à la campagne, on impose à l'habitant le logement de ces pauvres gens. Pourquoi Paris n'en ferait-il pas autant ?

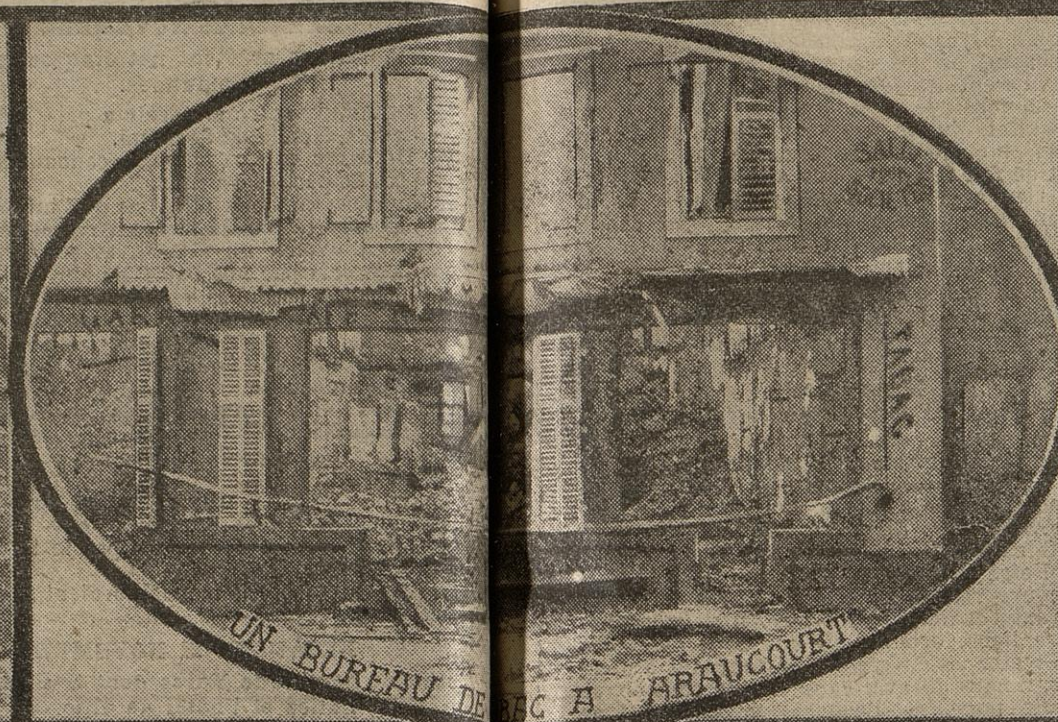
Afin d'éviter tout retard, prière de vouloir bien adresser toute la correspondance concernant le journal et tous les envois d'argent à l'administrateur d'« Excelsior », 88, Champs-Élysées, Paris.

LES ROINES DE BACCARAI

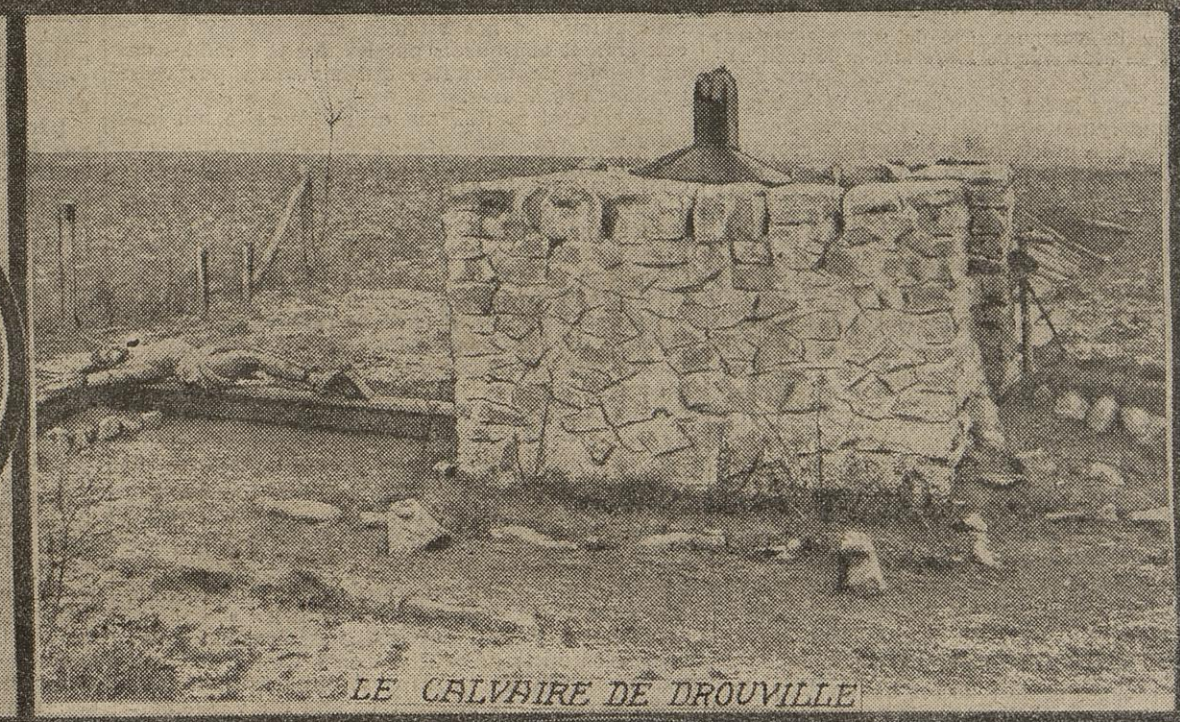
À travers les villages dévastés



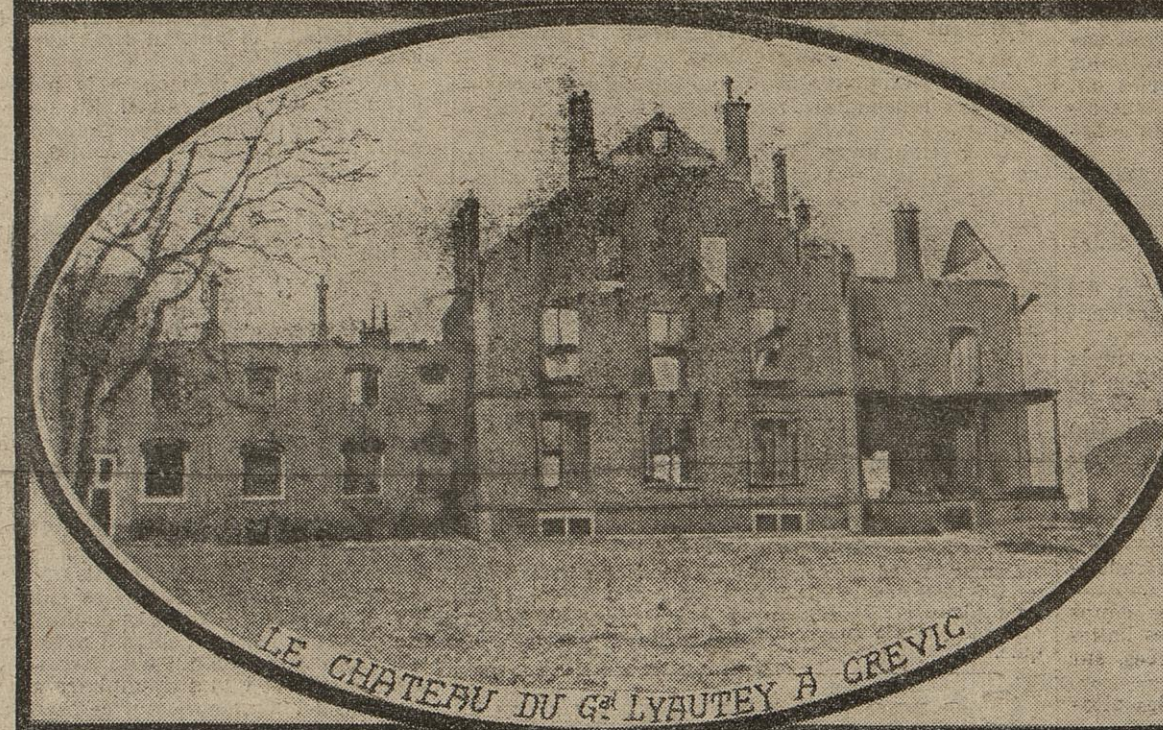
LE VILLAGE DE MAIXE



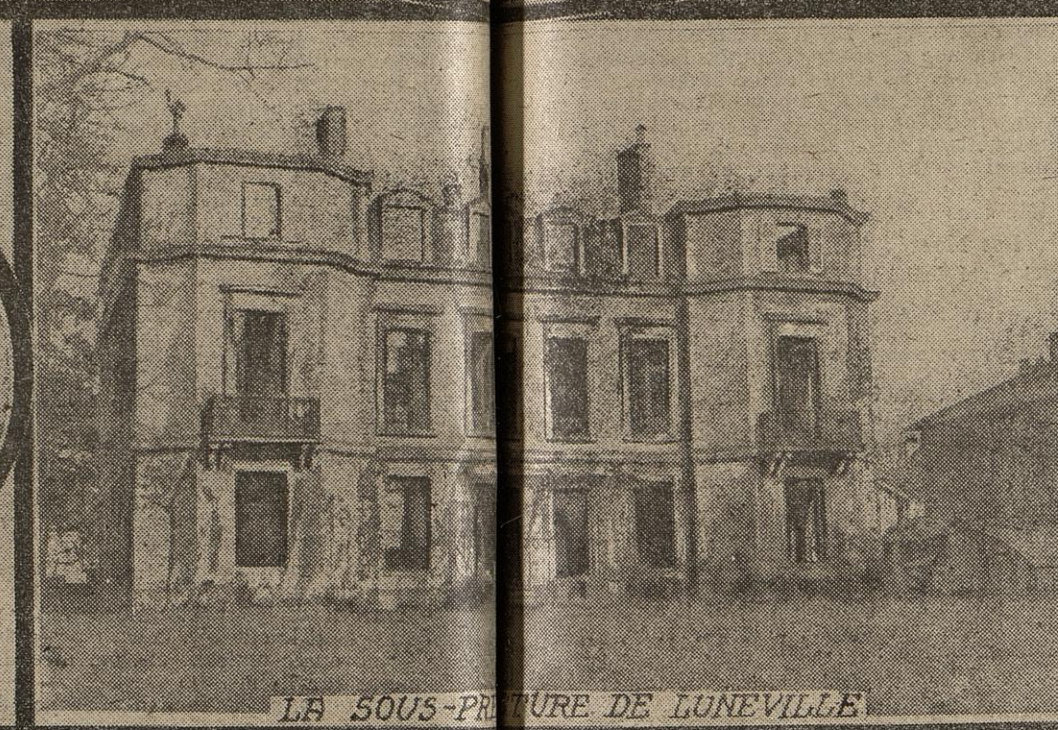
UN BUREAU DE POSTE A HARAUCOURT



LE CALVAIRE DE DROUVILLE



LE CHATEAU DU G^e LYAUTEY A GREVIC



LA SOUS-PRÉFECTURE DE LUNÉVILLE



GERBEVILLERS



LE VILLAGE DE DROUVILLE



LE VILLAGE D'ANTHELUPT



VUE DE VITRIMONT

Pendant plusieurs semaines, toute la région autour de Nancy fut le théâtre de combats dont certains furent extrêmement sanglants. Nos vaillantes troupes finirent par refouler l'envahisseur qui, avant de se retirer, bombarde la plupart des villes et villages qu'il avait occupés. C'est ainsi que Crevic, Lunéville, Haraucourt, Drouville, Anthelupt, Maixe, Gerbevillers furent particulièrement éprouvés par le feu de l'ennemi. Les photographies que nous publions ci-dessus prouvent avec quel acharnement les ennemis mitraillèrent certains points de la région de l'Est.

LA GUERRE ANECDOTIQUE

Le kronprinz l'a échappé belle

Un habitant de Varennes, âgé de soixante-quatorze ans, a fait à un rédacteur de *l'Information* le récit suivant :

Un matin, vers la fin de septembre, il s'est perdu d'un grand remous parmi les Boches.

Une automobile noire, basse comme un crapaud, s'est arrêtée devant la porte de ma maison, et cinq ou six hommes en sont descendus, au milieu des salamales de la soldatesque. C'était, s'il vous plaît, le kronprinz avec des bougres de son état-major.

Le kronprinz, je l'ai vu comme je vous vois. Ça n'est pas du tout le petit jeune homme que j'avais imaginé. C'est un grand gaillard barbu — oui, barbu — d'une salle barbe roussâtre, avec un regard féroce, un regard de bête embusquée.

Il avait un uniforme bien simple : un grand manteau gris, avec deux filets d'or en torsade sur les épaulettes, et un brassard bleu ciel, bordé d'une toute petite ganse d'or.

Comme on avait toléré ma présence dans une espèce de chenil contigu à mon habitation, je n'avais pas eu besoin de sortir pour assister à toute la scène. Je vais même vous faire un aveu : personne ne m'ayant fouillé, j'avais gardé un vieux revolver... On ne sait jamais, n'est-ce pas ? Eh bien, je l'ai serré dans ma main droite, ce revolver ; trois fois, je me suis disposé à m'en servir, trois fois, j'ai résolu dans mon cœur de Français de supprimer ce prince hideux — cause principale de tous ces ravages et de tous ces deuils. Et puis, le courage m'a manqué. Non pas le courage matériel, mais le courage moral. Vous comprenez, quand on n'a jamais fait une égratignure à personne, assassiner comme cela, froidement, délibérément, un homme, même celui-là, c'est tellement terrible... que je n'ai pas pu !

Le kronprinz est resté deux heures à Varennes. Je ne sais s'il sortira vivant de cette guerre et s'il échappera à toutes les calamités que je lui souhaite, mais ce que je puis vous jurer, c'est que jamais, jamais, j'en suis sûr, il n'est encore passé aussi près de la mort que ce jour-là, à deux pas d'un pauvre vieillard de soixante-quatorze ans !

Un brave

De la Presse :

Le fait se passait aux derniers jours de septembre dans un petit village de la frontière d'Alsace. Quarante-cinq blessés, chasseurs alpins ou ligards, s'étaient réfugiés dans une ferme, lorsque la maison fut envahie par une section de Boches. Faisant irruption dans la salle où se trouvaient nos quarante-cinq braves, ces brutes les menacèrent tous de la mort si un seul d'entre eux n'était pas blessé. L'effroi et l'angoisse étouffèrent tous les cœurs, car les blessés savaient fort bien qu'un alpin sans blessure leur prodiguait des soins. Qu'allait-il advenir ?... Tandis que les barbares passaient la visite de leurs prisonniers, cet unique valide, avec un sang-froid et une présence d'esprit qui tiennent de l'héroïsme, put s'éclipser dans une salle voisine sans être aperçu ; et là, s'armant de son couteau, se fit une large entaille dans la cuisse. Il revint avec sa blessure horrible se soumettre à la visite. C'est ainsi que ce brave, qui mérite une citation à l'ordre du jour, sauva la vie à ses quarante-quatre frères d'armes.

Le petit Dornois

Du Journal des Débats :

C'est un tout jeune acteur du Théâtre Femina. Dans *Un jeune homme qui se tue*, il tenait le rôle de domestique. Il a le nez retroussé, la bouche en avant, l'œil étonné. Avec une perruque rousse, c'est un excellent valet de comédie. Il a d'ailleurs du talent. Mais les comédiens sont au front et le petit Dornois vient de faire, comme dit Cyrano, quelque chose de tout à fait joli.

Il est sergent. Mais les officiers de la section et de la compagnie étaient tombés et il se trouvait commander les hommes, qui attaquaient un château. L'attaque fut menée rondement, et les Allemands, délogés, battirent rapidement en retraite. Tout à coup Dornois s'avança, au mépris de toute prudence, et héla l'ennemi avec de grands signes. Celui-ci, étonné, s'arrêta. Alors le sergent, ayant fait un salut, un grand salut de théâtre à paraphe et à courbettes, envoya aux Allemands surpris la réplique : « Et voilà, madame la comtesse, pourquoi je ne reviendrai plus au château. » Et il disparut.

C'est assez coquet, cette blague de coulisses devant un autre feu que la rampe. Et savez-vous d'où elle vient, cette réplique si ironiquement adaptée ? De *Chonchette*. La première pièce de Robert de Flers et d'Armand de Caillavet.

La tête du vaguemestre

De *l'Intransigeant* :

La soirée avait été terrible, et les chasseurs à pied, malgré tout leur courage, avaient été obligés de se replier. L'artillerie lourde des Boches qui, du reste, ne devait rien perdre pour attendre,

avait creusé des trous formidables dans le sol, tout autour de nos vitriers, et beaucoup d'entre eux étaient abasourdis par les bruits terribles des explosions de marmites qui n'avaient pas cessé pendant des heures.

Le caporal L. H..., au milieu de cette musique infernale, avait un instant perdu son sang-froid et avait laissé tomber son fusil. Quelle honte d'avouer qu'il avait perdu son arme !

Aussi toute la nuit songea-t-il au moyen d'aller rechercher son lebel, et à l'aube, n'y tenant plus, il refit inversement le chemin parcouru la veille, rampant, se couchant pendant quelques minutes suivant sa route...

Vers sept heures, il était de retour, pâle, tremblant : « Ah ! les bandits ! » criait-il, et durant un long moment il ne put que répéter ces trois mots : « Ah ! les bandits ! » Le sergent commandant la section s'inquiéta : « Qu'y a-t-il ? Parle, au moins ! » Et comme hanté par un souvenir tragique, le caporal raconta : « Eh bien ! voilà, ils ont coupé la tête du vaguemestre. »

— Hein ?

— Oui, là-bas, à côté de la rivière, j'ai vu sa tête à dix mètres de moi, sur le sol. Elle m'a reconnu, elle m'a appelé, tout bas, deux fois de suite : « Eh ! L. H... Eh ! L. H... » Alors je l'ai reconnu, et je m'en suis sauvé. Ah ! les bandits ! »

Aussitôt on partit, avec quelle émotion, on le devine. Avec mille précautions on arriva à l'endroit indiqué par le pauvre caporal qui tremblait toujours. On aperçut soudain la tête du vaguemestre... mais...

Mais elle était quasi souriante et fort bien attachée aux épaules du brave soldat qui avait été enseveli sous une masse de terre par l'éclatement tout proche d'une « marmite ». Il n'avait pu dégager son corps, et était resté dans la position pénible, avec le visage à fleur de sol pendant toute la nuit.

On dégacha le vaguemestre, on le ramena au cantonnement et là, ayant repris ses sens, il se félicita avec ce brave L. H... d'être revenu parmi les chasseurs.

Et comme notre caporal avait retrouvé son fusil, il fut le premier à rire de sa méprise.

Une bonne leçon

C'était à Fives-Lille, le 6 octobre. Selon les témoins oculaires, les Boches se livrèrent dans la localité à des pillages partiels, et ivres, sans doute, brûlèrent des maisons, installèrent des canons dans les rues et voulurent fusiller des habitants.

Cinq hommes, dont un vieillard de soixante-dix ans, furent mis au mur.

Il y eut, raconte un jeune garçon qui put se sauver des balles prussiennes, quelques secondes d'un silence terrible. L'officier qui dirigeait l'exécution esquissa le geste de lever son sabre pour commander le feu.

A ce moment, un de nous, un Belge, se courba, la tête rentrée dans les épaules.

— Veux-tu lever la tête, fainéant de Français ! cria l'officier.

— Mourir pour mourir, grommela le Belge entre ses dents, il faut que j'en tue un avant !...

En même temps, il bondit, prit l'officier par les épaules et lui décocha, au creux de l'estomac, un si formidable coup de tête que l'Allemand alla rouler à dix pas de là : son casque avait sauté au loin ; sa tête sonna sur le pavé ; il perdait des flots de sang. Il a dû avoir le crâne fracassé.

— Mais sauve-toi donc ! Suis-moi ! me cria le Belge, en voyant que je demeurais tout interloqué pendant que les Allemands s'empressaient autour du blessé.

Et m'ayant donné ce charitable conseil, il détalait de toute la vitesse de ses jambes.

« Tirez sur moi ! »

La Gazette de la Bourse, de Pétrograd, raconte le beau trait d'héroïsme que voici :

Au cours d'un violent combat livré en Galicie, les troupes russes, violemment canonnées par l'artillerie allemande, furent décimées. Plutôt que de reculer, les fantassins russes préférèrent mourir sur place. Peu après l'infanterie allemande venait occuper les tranchées russes.

Au fond d'une fosse un téléphoniste russe, nommé Szyratowski, est resté à côté de son appareil. De son trou, n'apercevant pas les pieds des hommes, il n'a pas compris que les tranchées ont changé de propriétaire. Mais s'étant haussé, il s'aperçut que ses voisins sont des Boches. Sans perdre la tête, l'homme se terra du mieux qu'il peut et parvient à demeurer inaperçu.

Cependant les Allemands se sont retranchés et leurs canons et leurs fusils ouvrent le feu sur les lignes russes. Alors une idée héroïque germe dans le cerveau du téléphoniste. En hâte, mais prudemment, il couvre son trou de terre et de pierres, puis s'étant glissé de nouveau au fond de son poste souterrain, il cria dans son appareil, lequel est relié à la batterie russe installée sur une montagne voisine : « Tirez sur moi ! Encore sur moi, tirez toujours ! » Sans répondre aux questions an-

goissées que lui pose son interlocuteur à l'autre bout du fil, Szyratowski continue son appel jusqu'au moment où les canons russes, ouvrant le feu, remplissent les tranchées allemandes d'obus et de shrapnells.

Les résultats du tir sont transmis à la batterie par le téléphoniste stoïque à son poste. La pluie de fer et de feu fait rage. Les Allemands ne comprenant rien à cette attaque sur laquelle ils ne comptaient pas, puisque les Russes sont censés ignorer leur présence, sont forcés d'évacuer les tranchées, abandonnant un grand nombre de morts et de blessés.

L'héroïque téléphoniste, sorti indemne de son poste périlleux, fut, inutile de le dire, chaudement félicité par ses chefs.

L'exemple

Extrait d'une lettre adressée par un combattant au Journal d'Amiens :

C'était à Spincourt, le 1^{er} septembre. Ça chauffait ! Il pleuvait littéralement des shrapnells. A vingt-cinq francs le coup, la journée a dû coûter cher à l'Allemagne. Nous étions sur le point de dans certains yeux de l'appréhension ? Craignait-on de donner. Notre lieutenant nous regarda. Lut-il il — non une reculade, certes, — mais un « salut » devant l'ennemi ? Peut-être. Il s'avança devant notre ligne, debout, lui qui nous avait ordonné de rester couchés, puis, se tournant à demi vers nous, il nous dit avec calme : « Je vous donne une minute pour... » J'achevai mentalement sa phrase : pour nous ressaisir. Mais lui : « ... pour allumer une cigarette. » Et, d'un élégant porte-cigare, il tira une cigarette, l'alluma lentement sous le crépitements des balles et l'éclatement des obus. Sa tête ne fléchit pas d'un pouce. Après avoir lancé quelques bouffées de fumée vers le ciel constellé de shrapnells, il saisit son épée et nous désignant l'ennemi : « Et maintenant, en avant, les enfants ! » Je vous jure que pas un de nous ne baissa la tête sous le feu !

Les blessés qui chantent

Un concert a été donné l'autre jour dans un hôpital parisien. Des musiciens y ont joué le *God Save the King*, la *Brabançonne* et la *Marseillaise*. L'exécution de la *Marseillaise* donna lieu à une scène des plus émouvantes que le *Matin* raconte ainsi :

Quand ce fut fini, ces hommes qui avaient perdu tant de sang, ces hommes qui avaient tant souffert, ces hommes dont quelques-uns allaient repartir, guéris, vers le front, s'écrièrent tout d'une voix :

— A nous ! A nous !

On le leur permit. Ils chantèrent.

L'hymne glorieux a retenti sur bien des champs de bataille ; il a scandé bien des marches, bien des efforts, bien des triomphes, jamais il ne fut plus grand qu'aux lèvres de ces blessés pensant à leurs frères d'armes, à leur drapeau, à leur France, et chantant tous ensemble :

Allons, enfants de la patrie...

Et il y avait là des fantassins, des chasseurs, des cavaliers, des artilleurs, des tirailleurs algériens et un Sénégalais d'un noir d'ébène, qui ne pouvait applaudir, car il avait les deux bras en écharpe... Il y avait des fusiliers marins, qui tenaient leur baret entre leurs mains jointes comme à la messe. Il y avait un capitaine d'infanterie qui, tout blanc d'émotion et les lèvres tremblantes, agitait son pauvre bras convalescent comme pour battre la mesure et regardait ses hommes, avec de grosses larmes de joie sur la face.

Delikatessen

De la France de Demain :

A Saint-Dié, pendant l'occupation allemande, tous les magasins furent saccagés et les marchandises expédiées en Allemagne. Les charcutiers, notamment, furent mis à l'honneur par les voraces d'outre-Rhin. Quand l'heure de la retraite sonna, la razzia avait été complète.

Tout à coup, ô surprise ! ils aperçurent, au moment du départ, sur le marbre blanc d'une charcuterie, une superbe tête de porc, de magnifiques langues fourrées toutes rebondies à la belle couleur écarlate, de précieuses saucissons enroulés de papier d'étain, de superbes pâtés à la croûte dorée et appétissante, un jambon extra qui montrait sa section de chair rose et fondante, et autres *delikatessen* que les pauvres diables ne connaissaient que par oui-dire.

Ils s'engouffrèrent dans la charcuterie d'assaut et se bousculèrent pour s'emparer des beaux morceaux qu'ils empilèrent dans leurs sacs.

Les Déodatien ont un regard d'inexprimable malice quand ils arrivent à cet endroit de leur récit. Ils ajoutent :

— Que n'avons-nous entendu leurs imprécations quand, débattant notre marchandise de leurs sacs, ils ont vu que ce qu'ils traînaient sur leur dos depuis Saint-Dié n'était que du vulgaire plâtre peinturluré !

QUELQUES TRANCHÉES SUR LA LIGNE DE FEU

Dimanche 29 novembre 1914

EXCELSIOR

11



UNE TRANCHÉE AUX AVANT-POSTES



UN GOURBI AUX AVANT-POSTES



OFFICIER OBSERVATEUR DANS UNE TRANCHÉE



TRANCHÉE ABANDONNÉE À LA FERME DE LIOMONT

Nous avons publié, il y a quelques jours, plusieurs photographies prises dans les tranchées en Picardie. Dans l'Est comme sur tout le reste du front, nos troupes se sont solidement établies. Voici plusieurs modèles de tranchées à l'abri desquelles les nôtres résistent victorieusement aux attaques ennemies.

Morts au champ d'honneur

Renseignements fournis par les familles

Les commandants : *Olivier de Gombert*, chef d'escadron au 3^e chasseurs d'Afrique, chevalier de la Légion d'honneur, tombé en Belgique le 29 octobre et décédé à Dunkerque le 31; *André Fevray*, du 43^e de ligne, tombé grièvement blessé, le 22 août, sous Namur;

Les chefs de bataillon : *Léon Renon*, du 156^e d'infanterie, officier de la Légion d'honneur, tombé glorieusement dans la Somme, en octobre; *Joseph Vachette*, du 81^e d'infanterie, tué le 27 octobre, près d'Ypres;

Les capitaines : *Gaston Manalt*, du 12^e d'infanterie, mort au champ d'honneur; *Charles Hamonier*, du 1^{er} zouaves, avocat à la cour, officier de la Légion d'honneur, tué devant Arras le 9 octobre;

Les lieutenants : *Paul Rousselot*, du 133^e d'inf., tué dans les Ardennes le 31 août; *Fernand Pousse*, du 4^e tirailleurs indigènes, attaché à la division marocaine, tué près de Reims le 9 octobre; *Joseph Boissier*, du 70^e bat. de chasseurs alpins, tombé glorieusement le 31 octobre, dans les Vosges; *Raoul de Préault*, du 290^e de ligne, décédé des suites de ses blessures à l'hôpital de Nevers; *René Allain*, du 335^e d'infanterie, substitué au tribunal du Mans, tué à Nomeny;

Les sous-lieutenants : *Louis Lenormand*, du 46^e d'infanterie, architecte, tué dans l'Argonne le 27 octobre, âgé de cinquante ans; *Tony-Victor Bussière*, du 6^e génie, élève de l'École Polytechnique, tombé dans la Somme le 2 novembre, à l'âge de vingt-deux ans; *Charles Michel*, du 4^e chasseurs à cheval, il était le fils du commandant Michel; *Pierre Verner*, élève à l'École Polytechnique, tué à Maubeuge; *Robert Aboucaya*, mortellement atteint à Sillery; *René Crampon*, élève administrateur à l'École coloniale, du 168^e d'infanterie, et son frère *Marcel*, tué le 1^{er} septembre, à Courcelles-sur-Aire; *Albert Bezançon*, du 47^e régiment d'infanterie, tué à Arras le 2 novembre; *Louis Lenormand*, du 46^e d'infanterie, architecte, tombé glorieusement à Nouvilly (Argonne), engagé volontaire de cinquante ans; *Albert Girard*, agrégé de l'Université, professeur au lycée de Bourges, du 95^e, mort des suites de ses blessures; *Vicomte René d'Aiguy*, du 49^e bataillon de chasseurs, mort de ses blessures le 13 novembre, à Wurzburg; *Jean Ossude*, du 169^e d'infanterie, tué en Lorraine le 1^{er} novembre; *Ameiot*, du 2^e d'infanterie coloniale, fils du vice-amiral préfet

maritime du 4^e arrondissement, tué à la bataille de Rossignol (Belgique), le 22 août.

Maurice Roudaut, expert comptable près le tribunal civil, lieutenant au 74^e territorial, décédé à l'hôpital Saint-Martin. L'adjudant de réserve *Louis Hurel*, du 103^e, agent général du Syndicat général de la Propriété artistique.

Les maréchaux des logis : *Marcel Schulmeister*, du 32^e dragons, tombé le 18 octobre; les adjudants-chefs *Romanetti*, du 8^e d'infanterie coloniale; *Adrien Destombes*, du 239^e d'infanterie, tué près de Reims. Il était le frère de *M. Pierre Destombes*, le distingué violoncelliste; vicomte *Pierre de Saint-Genys*, du 14^e dragons, tué à Luzarches, le 4 septembre; *Louis de Villaine*, du 14^e dragons, tué dans le Nord le 13 octobre;

Les sergents : *Abeille*, fils de l'ancien sénateur de la Haute-Garonne, tué dans l'Aisne en conduisant sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie; *René Lefebvre*, du 332^e d'infanterie, tué au combat de Cormisy, près Reims, le 4 septembre, fils de *M. Louis Lefebvre*, avocat, conseiller municipal; *Albert Falcon* de Longevialle, du 75^e, tué dans la Somme. Il était le frère du lieutenant *Joseph de Longevialle*, tué à Rambervillers, et à encore huit frères au service de la France; *Jean Muzart*, du 6^e chasseurs alpins, tué à l'ennemi le 19 septembre, à Meillemont-les-Posses, près Saint-Dié.

Les caporaux : *Marius-Jean Hulewicz*, de l'infanterie, tué au combat de Roseroy le 8 septembre, fils d'émigré polonais; *Antoine de Rosa*, du 26^e bat. de chasseurs à pied, mort dans la Meuse; *Henri Parisot*, du 331^e de ligne, professeur d'histoire au lycée d'Orléans, mort dans le combat de Fossé (Ardennes); *Huvert Fouquier d'Hérouël*, du 45^e d'infanterie, tué dans les combats de la Somme, au moment où il entraînait ses hommes sous un feu violent; *Marcel Marty*, du 119^e de ligne, tué à l'ennemi, fils du regretté compositeur; *comte Elie de Ganay*, du 156^e d'infanterie, qui a succombé à ses terribles blessures (il avait reçu une balle dans la tête et avait les deux yeux perdus). Fils du général comte de Ganay, décédé, et de la comtesse J. de Ganay, il avait épousé Mlle de Fontenay; *Daniel de Saint-Sulpice*, du 160^e d'infanterie, licencié en droit, tué à Haraucourt, en août, à l'âge de vingt-deux ans; *Gaston Maurin*, du 272^e d'infanterie, qui a succombé le 13 octobre à l'ambulance n° 6 de Sainte-Menehould. Il était le fils de l'intendant général; *André Hurstel*, du 26^e de ligne, tombé grièvement blessé le 1^{er} septembre, à l'assaut de Frescaty, près Lunéville, décédé le 3 septembre; *Etienne Homel*, du 67^e d'infanterie, tué à l'ennemi le 24 septembre.

Eugène Doré, du 69^e de ligne, blessé mortellement le 25 août, à Frescaty. Il avait arraché le premier le poteau-frontière de Lorraine.

BLOC-NOTES

NECROLOGIE

Nous apprenons la mort :

De *M. Locard*, vice-président au tribunal civil de la Seine, chevalier de la Légion d'honneur, mort dans sa cinquante et unième année, en son domicile, 1, rue Récamier.

De *Mme Hippolyte Bourdon*, décédée en son hôtel, à Dunkerque, le 22 novembre.

De *M. Emile Grente*, maire de Percy (Manche), membre du Conseil général de la Manche, père de l'abbé George Grente, directeur du Collège libre de Saint-Lô.

De *Mme Perrin*, mère de l'abbé Perrin, secrétaire de l'évêché de Soissons, décédée âgée de soixante-six ans, à Oulchy-le-Château.

De *M. Gaston de Bruchard*, décédé, âgé de quarante ans, à Libreville (Gabon).

De *docteur Albert Blum*, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, médecin en chef de la Compagnie P.-L.-M., officier de la Légion d'honneur, décédé à Royat.

De la comtesse *Inès Canevaro*, belle-sœur de l'amiral, décédée à Venise.

De *général de division en retraite du Guinay*, décédé en son château de la Haie-de-Besne, près de Savenay, âgé de quatre-vingt-six ans. Il était grand-officier de la Légion d'honneur et comptait six campagnes et deux blessures.

De *lady Pirbright*, décédée à Londres vendredi. Elle était la fille de sir Benjamin Phillips, lord-maire de Londres, et veuve de lord Pirbright, mieux connu comme baron Henri de Worms, membre du Parlement britannique et sous-secrétaire d'Etat.

MARGIGNAC.

AVIS

NOS PETITES ANNONCES ÉCONOMIQUES HEBDOMADAIRES

reparaîtront désormais chaque MERCREDI (à partir du 2 décembre)

Où sont-ils ? — Où ils sont.

Où sont-ils ?

Nos soldats

DEMANDENT DES NOUVELLES :

— *M. Bougier*, 11, boul. de l'Ouest, au Raincy, de son fils *Charles Bougier*, lieutenant au 118^e d'inf., 1^{er} bat., 4^e comp., blessé à Messin le 22 août.

— *M. J. Rouiller*, 97, rue Duhesme, Paris, du sergent *René Rouiller*, blessé le 22 octobre.

— *M. Dussaussoy-Delannay*, 72, rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris, de *Louis Delannay*, caporal au 33^e d'inf., 3^e comp.

— *M. E. Saint-Chély*, 39, rue Rodier, Paris, du soldat *Eugène Thomas*, 74^e rég. d'inf., 8^e comp., à Rouen.

— *M. A. Onlad*, chez *Mme Brissaud*, 83, rue Vannierie, Dijon, de *Georges Chartes*, sergent au 4^e zouaves, 11^e comp.

— *Mme Charrasse*, 145, rue Vendôme, Lyon, du lieutenant *Charrasse*, 63^e d'inf., 1^{er} bat.

— *Mme Besson*, 17, rue Tête-d'Or, Lyon, de son mari, *Francisque Besson*, 159^e d'inf., 3^e comp.

— *Mme Vichot*, 11, rue Courbet, à Blida (Algérie), de son mari *Antoine Vichot*, 1^{er} zouaves, 15^e comp.

— *M. Suttor*, maison du Bon Pasteur, à Gaudéran (Gironde), du caporal *Suttor*, 54^e d'inf., 5^e comp., disparu près d'Arrancy fin août.

— *Mme Pommier*, 183, av. de Neuilly, à Neuilly-sur-Seine, du soldat *Henri Champain*, 354^e d'inf., 23^e comp.

— La famille *Risser*, 33, rue Beaurepaire, Paris, du caporal *Armand Risser*, 320^e d'inf.

— *M. Boulay*, à Gagny (Seine-et-Oise), de *Louis Boulay*, 246^e d'inf., 22^e comp.

— Le docteur *Poulain*, à Saint-Omer, de son fils *Pierre Poulain*, sergent 362^e d'inf.

blessé le 1^{er} septembre 1914 au combat de Dannevoix (Meuse).

— *MM. Fenoglio*, 1, rue du Président-Carnot, à Grenoble (Isère), de : *Jean Fenoglio*, caporal au 158^e d'inf., 5^e comp.; *Marcel Fenoglio*, sous-lieutenant au 98^e d'inf.

— *A. Delhaye*, 106, rue du Fort, à Malakoff (Seine), de *Adrien-Louis Delhaye*, 146^e d'inf., 8^e comp., blessé dans la Somme fin septembre.

— *M. Joseph Gallin-Martel*, distillateur à Rochefort-sur-Charente, de *Charles Gallin-Martel*, caporal au 57^e d'inf., 6^e comp., disparu fin août.

— *Mme Jeanne Courange*, 6, rue d'Ormesson, à Deuil-la-Barre (S.-et-O.), de son mari *Jean Courange*, soldat au 366^e d'inf., à Verdun, blessé le 25 août à Etain.

— Familles ayant nouvelles soldats 10^e terr., prisonniers le 28 août au combat de Bellenglise (Aisne), sont instamment priées d'aviser *Boulangier*, 34, av. de Villiers, Paris.

— *Mme Rossin*, cours Perrier, 39, Grenoble, de *Julien Blein*, 30^e d'inf., 6^e comp.

— *Mme Goubert*, Acquigny (Eure), de *M. Goubert*, soldat 224^e de ligne.

— *Maurice de Quillaeg*, rue d'Aulan, Dax (Landes), prie familles ayant prisonnier du 127^e inf. lui envoyer leur nom et adresse in ternement.

— Famille *Fortin-Laplanché*, villa Amiraute, Arcachon, prie personnes communiquant avec prisonniers du 67^e d'infanterie, de demander si sous-lieutenant *Joseph Fortin*, 11^e comp., est du nombre.

— *M. A. Madeleine*, brigadier, 43^e d'artillerie, 63^e batterie, Versailles, de *Jules Madeleine*, soldat au 1^{er} colonial, 27^e comp.

— *M. Gouin*, boul. Hennecart, La Baule, prie personnes communiquant avec prisonniers ou blessés du 116^e, de demander si ses deux fils sont du nombre.

— *Mme Imbert*, 6, rue Saint-Sauveur, Paris, de son mari *Eugène Imbert*, 269^e inf., 22^e comp., et de son beau-frère, *Georges Imbert*, 155^e de ligne, 25^e comp.

— *Mme Peguet*, 19, rue de Berri, Paris,

de *Désiré Gohier*, soldat au 113^e d'inf., 11^e comp.

— *Louis Demasseux*, sous-lieutenant au 31^e d'inf., blessé le 24 août à Saint-Laurent-Longuyon, et de *Jean Demasseux*, sergent au 46^e d'inf., disparu le 8 septembre à Vassincourt, près Revigny.

— *Mme B. Dupuy*, 226, rue Championnet, Paris, de *Georges Dupuy*, soldat au 69^e d'inf., 5^e comp.

— *M. Godard*, 40, rue de Joinville, Paris, de son fils *Edmond Godard*, 69^e d'inf., 4^e comp.

Où ils sont

Nos soldats

SONT ACTUELLEMENT :

— *MM. Louis Bogarts* et *Joseph Dchnull*, du 162^e d'inf., en traitement à l'hôpital 33, à Cette (Hérault), de leur femme et de leur famille.

— *Tassent*, du 1^{er} zouaves, en traitement à l'hôpital de Carbonne (Haute-Garonne), de *M. et Mme Portemont*, Bruay (Pas-de-Calais).

— *Paul Risbourg*, capitaine au 4^e terr., prisonnier de guerre à Torgau Brückenkorpf (groupe 20), demande à sa famille de lui écrire.

Où sont-ils ?

Les réfugiés

DEMANDENT DES NOUVELLES :

— *R. Roland*, Cie T. 1475, mairie de Calais, de *Mme Joséphine Poodts*, *Marie Beele*, habitant Café des Flandres, Grand-Place, Ypres (Belgique).

— *M. Lengrand*, brigadier, 5^e rég. d'artill. à pied, 6^e batterie, Verdun, de la famille

Lengrand et de *Mlle Pauline Carpentier*, institutrice à Bohain.

— *Noé-Ernest Pargan*, de Beurieux (Aisne), soigné à Evreux, rue de Saint-Germain, de sa famille.

— *Maurice Lengrand*, soigné à Evreux, rue de Saint-Germain, de sa famille, de Montigny-sur-Crécy (Aisne).

— *Mme Richy*, 8, avenue Carcano, à Commercy (Meuse), de sa nièce *Suzanne Lescourt*, du Chesne (Ardennes).

— *Camille Lefèvre*, caporal, 127^e d'inf., en traitement à l'hôpital auxiliaire du Sacré-Cœur, à Chartres, de sa famille habitant Beauvois (Nord).

— *Paul Blanchet*, brancardier à la 12^e division d'infanterie, armée de l'Est, de sa famille, de Preux-au-Bois (Nord).

— *Eugène Portjal*, soldat au 12^e territorial, Mortaix, de *Mme Portjal-Juyis*, à Bruxelles, rue de Mérode, ou à Vilvorde.

— *M. Louis Roussel*, capitaine, et *Mme Paula*, 37, rue Boursault, Paris, de *M. Eugène Dermigny* et sa famille, du château de Belloy-en-Santerre (Somme).

— *Albert Teirlinck*, caporal secrétaire au 154^e d'inf., comp. H.R., de sa famille habitant Roubaix, et de son frère *Adolphe*, 21^e dragons.

Où ils sont

Les réfugiés

SONT ACTUELLEMENT :

— Famille *Adrien Bauduin*, de Charleville, est réfugiée à Deuil-la-Bavre (S.-et-O.), 6, rue d'Ormesson.

— *Victor Adelaëre*, 51, rue de Poids, à Lille, est interné à Assen (Hollande).

— *Clotilde Maillot*, 17, rue Michelet, à Wasquehal (Nord), est interné à Assen (Hollande).

UN CAPUCHON-SAC DE COUCHAGE PRATIQUE



Voici un nouveau modèle de vêtement qui protégera efficacement nos soldats contre le froid et l'humidité dans les tranchées. Comme son nom l'indique, le capuchon-sac de couchage répond à un double but : en service, il fait office de pèlerine et garantit hermétiquement sans entraver les mouvements ; au repos, grâce à son imperméabilité, il permet de coucher sur le sol, même par un temps pluvieux. Ajoutons que son volume et son poids sont restreints et que c'est l'importante maison parisienne « AUX ELEGANTS », 92 à 103, avenue du Maine, qui a fait déposer et met en vente ce pratique vêtement.

L'Humour étranger et la Guerre



BONNE CHASSE

(On se souvient que le croiseur allemand *Emden* fut coulé par un croiseur de la flotte australienne.)

(Punch.)



SUR LE FRONT

— Pourquoi t'es-tu engagé ?
— J'étais célibataire, sans famille, et j'aime la guerre. Et toi ?
— J'avais une femme, une belle-mère et, j'aime la paix !...

(Punch.)



APRES LA DEFAITE DE POLOGNE

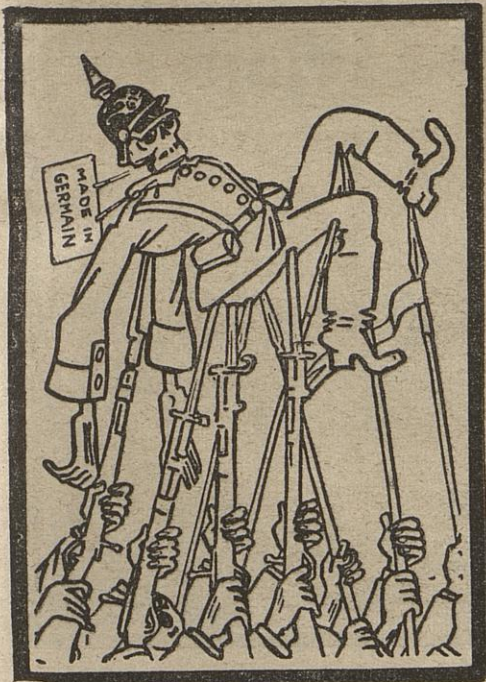
L'ombre de Napoléon à Guillaume. — Comment, tu espérais réussir là où j'ai échoué ?

(Gazette de Petrograd.)



L'HISTOIRE D'UNE PAIRE DE MITAINE

(Punch. Londres.)



EN TRIOMPHE !

(L'Esquella de la Torratxa, Barcelone.)



Quand che fous tis que nous sommes deux soldats egossais...

(London Opinion.)



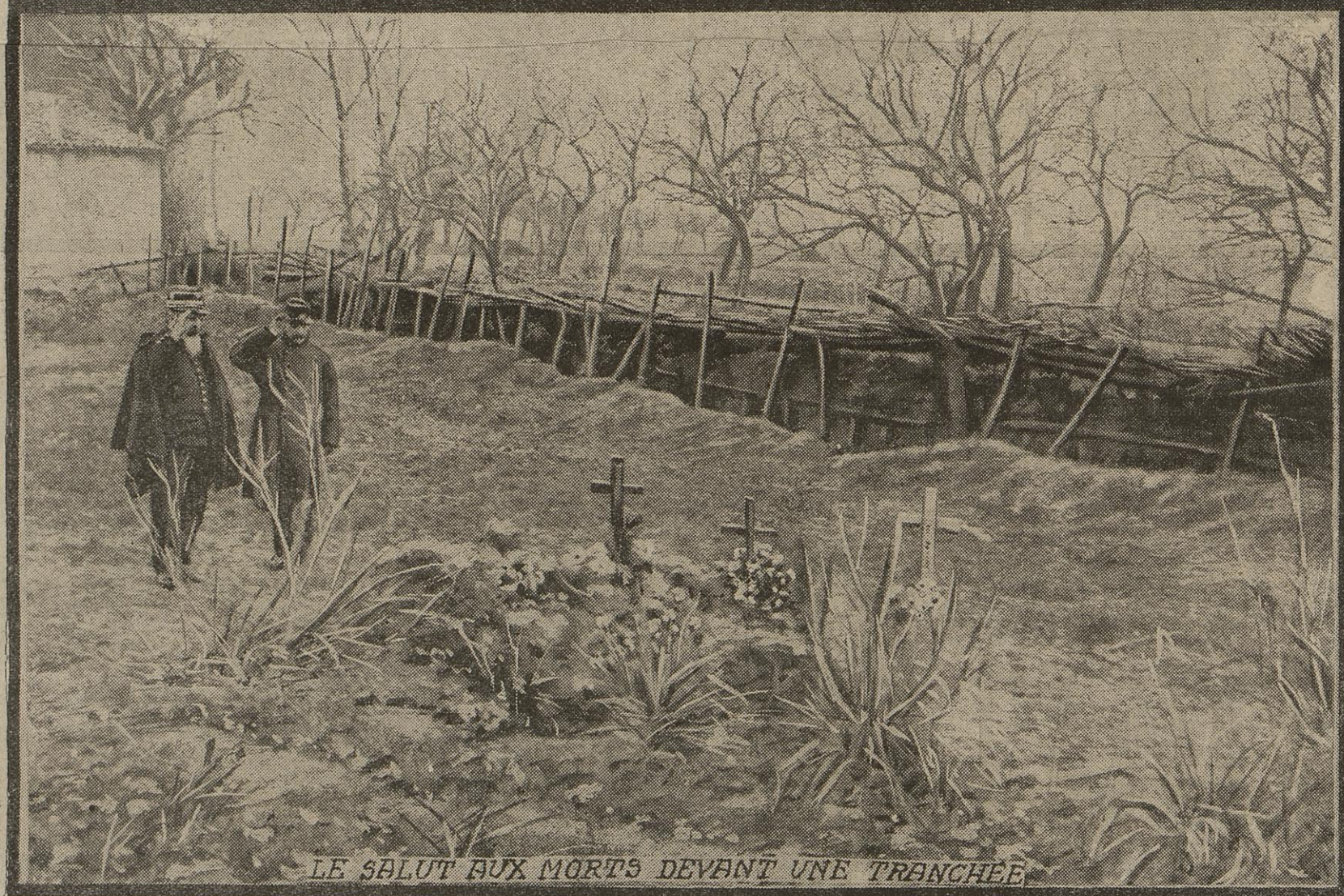
— Eh bien ! fais voir maintenant ce que tu as retenu de nos leçons ?

(Gazette de Petrograd.)

DEVANT LES TOMBES DE NOS SOLDATS



UNE TOMBE DANS UNE RUE DE NOMENY



LE SALUT AUX MORTS DEVANT UNE TRANCHEE

A Nomeny, pendant plusieurs jours, la bataille fut violente et meurtrière. L'ennemi y perdit beaucoup d'hommes, et nous eûmes de notre côté bien des braves qui y tombèrent. Dans une rue même de la ville, on trouve encore la tombe d'un de ces héros, et près des tranchées c'est avec respect qu'on s'arrête devant ces croix qui portent les noms de ceux qui sont tombés là d'une façon si glorieuse et si héroïque.

LES SPORTS

Comités d'Éducation physique

Aujourd'hui dimanche, cross-country dans le bois de Ville-d'Avray. Départ à 10 heures, au restaurant du « Père Auto ». Réunion à 8 h. 30 devant le vélodrome du Parc des Princes. Parcours de 4 à 5 kilomètres au maximum.

CYCLISME

Brevet militaire des 100 kilomètres. — L'épreuve de 100 kilomètres pour l'obtention du brevet militaire sera disputée aujourd'hui. Le départ sera donné à 10 heures du matin. Le contrôle sera ouvert à 9 heures et fermé un quart d'heure avant le départ. M. Bazin, chronométriste officiel de l'U. V. F., prendra les temps.

Le départ sera assuré par MM. Georges Duchesne, Georges Chollet, lieutenants, et Eugène Roche, sergent du corps des volontaires de l'U. V. F.; MM. Albert Schrader, sous-lieutenant; Charles Pasquet, adjudant, et Désiré Semmel, sergent mécanicien, s'occuperont du virage.

Rendez-vous à l'habituel lieu de réunion et terrain des manœuvres, cour du Carrousel.

FOOTBALL RUGBY

LES MATCHES D'AUJOURD'HUI DIMANCHE

Stade Français (1) contre A.S. de la Seine (1), sur le terrain du Stade Français, à 2 heures 1/2;
Sporting C. U. (2) contre Stade Français (2), sur le terrain du Stade Français;
Sporting (3) contre Racing Club de France (3), sur le terrain de Colombes;
Paris Université Club (1) contre Sporting (1), à Juvisy, à 2 heures 1/2;
Racing Club de France (1) contre A.S. des P.T.T. (1), sur le terrain de Colombes. Ce match compte pour la Coupe Nationale de Football Rugby du Comité de Paris. Le match commencera à 2 heures 45. Auparavant, les équipes secondes de ces mêmes clubs se seront rencontrées.

CROSS COUNTRY

La Coupe Nationale (U.S.F.S.A.) — Aujourd'hui dimanche, cross country dont le départ sera donné à Saint-Cloud, maison Dumas, avenue du Palais, à 10 heures.
Les White Harriers participeront à l'épreuve. Rendez-vous à 8 heures 1/2, métro Auteuil, ou à 9 heures, au vestiaire, maison Dumas, à Saint-Cloud.
Les coureurs du Cercle Pédestre de Montrouge participant à la course sont priés d'être présents à 8 heures 1/2, à la maison Dumas (ancienne maison Texier), où une salle spéciale est retenue. Les coureurs ayant participé à la première épreuve sont spécialement convoqués.

HOCKEY

Un beau match aujourd'hui. — Le Hockey Club Charonnais rencontrera aujourd'hui dimanche, à 2 heures 30 (glacis des fortifications, à gauche de la porte Bagnolet), le Championnat Sports. M. Coquart arbitre.

FOOTBALL ASSOCIATION

LES MATCHES D'AUJOURD'HUI DIMANCHE

Cercle Athlétique Parisien-Red Star J.A.O. — Un grand match, méritant aux prises deux grands clubs! La recette, qu'on ne l'oublie pas, est destinée à l'achat de ballons de football qui seront envoyés à nos troupiers sur le front. Voici comment seront constituées les équipes:
Cercle Athlétique Parisien. — But: Michon; arrières: Huot, Chantrel; demis: Falise, Bigué, Goria; avant: de Meersmans, Viallemontell, Devic, David et Virano.

Red Star J.A.O. — Adrien Negrault, Jules Decker, Hanse, Hugues, Alamargot, Ollvan, Darques, Obernasser, Hubener, Coudrain, Roblin et Rochet.

Le match, rappelons-le, sera joué sur le terrain du Red Star J.A.O., 58, rue de La Chapelle, à Saint-Ouen. Il commencera à 2 heures 1/2.

La Coupe des Alliés. — Le calendrier prévoit les matches suivants:

Stade Français (1) contre Club Français (1), à Saint-Cloud; A. S. F. (1) contre Rueil A. C. (1), à Charentonneau; S. C. Choisy-le-Roi contre Gallia C. (1), rue Pompadour, à Choisy-le-Roi; Légion Saint-Michel (1) contre P. U. C. (1), rue Olivier-de-Serres; R. C. F. (1) contre C. A. Paris (1), à Auteuil. Les matches commenceront à 2 heures 1/2.

Autres matches. — A. S. Française contre Raincy Sports, à Charentonneau, terrain du C. A. P.; C. A. Paris (mixte) contre C. A. Boulonnais (1), porte de Saint-Cloud, au lieu du Point-du-Jour; Etoile Sportive Noisienne (mixte) contre Union Athlétique du XX^e (1), à Folie-Bobigny; Union Athlétique du XX^e (2) contre Etoile Sportive de Saint-Maur (2), sur le terrain de l'U. A. XX^e. Les matches commenceront à 2 heures 1/2.

Dans les Théâtres

Chaque théâtre devra verser un minimum de 15 0/0 à une œuvre de bienfaisance.

« Matinées nationales ». — Il n'y a plus une seule place disponible pour la séance d'inauguration qui a lieu aujourd'hui, à 3 heures, au grand amphithéâtre de la Sorbonne. Les portes ouvriront à 2 heures. La location pour dimanche prochain sera ouverte à partir de mardi, à la Sorbonne et chez Durand, place de la Madeleine.

La réouverture de l'Opéra-Comique. — Comme il avait été convenu la semaine dernière, la direction de l'Opéra-Comique, d'accord avec le ministre de l'Instruction publique, le gouverneur militaire de Paris et le préfet de police, rouvrira ses portes le dimanche 6 décembre par une matinée dont le produit sera réparti entre les victimes de la guerre et les artistes.

Au programme figureront *la Fille du Régiment*, *la Marseillaise*, *le Chant du Départ* et des intermèdes lyriques de circonstance.

Le spectacle se complètera par le *Ballet des Nations*, de M. Paul Vidal, réglé par Mme Mariquita.

Les artistes de l'Opéra-Comique non mobilisés, ainsi que Mlles Bréval et Chenal, MM. Delmas et Franz, de l'Opéra, paraîtront devant le public pour la première fois depuis la déclaration de guerre.

L'orchestre, les chœurs et tout le corps de ballet du théâtre prêteront également leur concours à cette manifestation de solidarité patriotique.

Le bureau de location, au tarif habituel des places, sera ouvert à partir de lundi, de 11 heures à 6 heures du soir.

Les Concerts Sechiari ne rouvriront qu'après la guerre. — M. Pierre Sechiari étant mobilisé, ainsi que la majeure partie des artistes de son orchestre, l'Association des Concerts Sechiari, subventionnée par l'Etat et la Ville de Paris, ne reprendra le cours de ses séances symphoniques qu'à la fin de la guerre.

Les Grands Concerts symphoniques. — Nous avons annoncé dernièrement que les Concerts Colonne et Lamoureux s'étaient réunis en une seule association pour donner des festivals symphoniques pendant la durée de la guerre. Le premier de ces festivals aura lieu dimanche 6 décembre, en matinée, salle Gaveau.

COMMUNIQUÉS

Les malades peuvent continuer à consulter pour toutes les maladies les docteurs spécialistes du grand Etablissement Médical, 15, rue du Calais. Ouvert de 8 h. 1/2 à 19 heures. Dimanche, de 9 à 12 heures. Renseignements gratuits.

La maison J. CHAYETTE, tailleur pour dames, 21, rue Saint-Roch, Paris, informe sa clientèle qu'elle est restée ouverte et que pour occuper son personnel elle exécute, à des prix modérés, pour la saison d'hiver, des costumes tailleur, robes et manteaux en tissu haute nouveauté. Elle possède aussi un gr. assortiment de fourrures et se charge de toutes transformations à des prix tr. avantageux. Elle se met à la disposition des personnes habitant la province p^r leur fournir des renseignements par corresp.

Renseignements militaires

Sac couchage chaud molletonné imperm. 7.50 à 20 fr. combiné couvert. pèleri. capuchon tente PONCHO 700 gr. Sous vêtement chaud dep. 1.25 à 9. Tissu dep. 1.60 le mèt. Confect. s. mes. en 24 h. Martin, 59, r. Montmartre.

PLUS DE DOULEURS

Toutes douleurs, même les plus anciennes et les plus violentes, sont désormais curables grâce aux comprimés de Kephaldol Ratié.

Rhumatismes, névralgies, sciaticque, lumbago, migraines, cédent à son action à la fois douce et puissante. L'estomac, le cœur, le cerveau, les reins n'en sont nullement affectés. Des milliers de malades guéris sont là pour l'attester.

Le Kephaldol Ratié est vendu dans toutes les pharmacies en tubes de 1 fr. 75 et de 4 fr. 30.

J. Ratié, pharmacien, 45, rue de l'Échiquier, Paris.

POUR VENDRE VOS BIJOUX

COMPTOIR FRANCO-RUSSE achète Bijoux et Antiquités, 1, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

HERNIE

Guérie par le Nouveau Bandage MEYRIGNAC BREV. S.G.D.G.

Supprimant les Sous-Cuisses et le terrible Ressort Dorsal.

APPLICATION et ESSAI GRATUIT
Garantie sur facture de parfaite contention. Envoi gratis de Nouveau Traité sur la Hernie. MEYRIGNAC, 80 bis, 229, rue St-Honoré, Paris (Pr. Pl. Vendôme).

Le Retour d'Age

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du RETOUR D'AGE. Les symptômes sont bien connus. C'est

d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étirent la gorge, de bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulièrement ou trop abondantes et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut, sans plus tarder, faire une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY à des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme, etc. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles: Tumeurs, Cancérs, Neurasthénie, Métrites, Fibromes, etc., tandis qu'en faisant usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY, la Femme évitera toutes les infirmités qui la menacent.

Le flacon 3 fr. 50 dans toutes les Pharmacies; 4 fr. 40 franco. Expédition franco gare, par 3 flacons, contre mandat-poste de 40 fr. 50 adressé à la Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. (Notice contenant renseignements gratuits) 83

Le gérant: VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — G. Marty.

PHARES DUCCELLIER

25, passage Dubail, Paris. (X^e)

AUTOGENERATEURS — PROJECTEURS — LANTERNES GENERATEURS

Réparations. — Expéditions en province

ACHAT DE BIJOUX, 23, rue Tronchet

La maison DAVID achète toujours comptant Diamants, Curiosités, Tapisseries, etc... Tél. Central 16-21.



(CRÉATEURS DE LA CHAPE TROIS NERVICES)

CHANGEMENT D'ADRESSE

24, B^d de Villiers -- LEVALLOIS-PERRET

(à 200 mètres de la porte de Villiers-Paris)

Téléph.: Wagram 58-85. Adr. télégr.: Tyricord, Levallois.

ÉCOLES PIGIER

Sténo — Daetylo — Comptabilité — Langues

Couture — Coupe — Modes

49, boulevard Poissonnière — 53, rue de Rivoli

447, rue de Rennes — 23, rue de Turenne

Facilités de paiement

50 0/0 de réduction pour les réfugiés

Leçons par correspondance

BANANIA

Le vainqueur du surmenage et de l'anémie, c'est :

BANANIA

Le soutien de nos soldats, dans les tranchées, c'est :

BANANIA

L'auxiliaire des mères de famille pour l'alimentation des petits et des grands, c'est :

BANANIA

Sa saveur en fait une gourmandise, ses qualités nutritives, un reconstituant sans pareil.

BANANIA

à base principale de farine de bananes, cacao et sucre, donne des déjeuners exquis et permet de faire des crèmes délicieuses, sans ajouter ni œufs, ni sucre.

BANANIA

de préparation instantanée, est en vente dans toutes les bonnes maisons d'alimentation.

La boîte, préparée et sucrée pour 20 repas : 1 fr. 40. Administration : 48, rue de la Victoire, Paris.

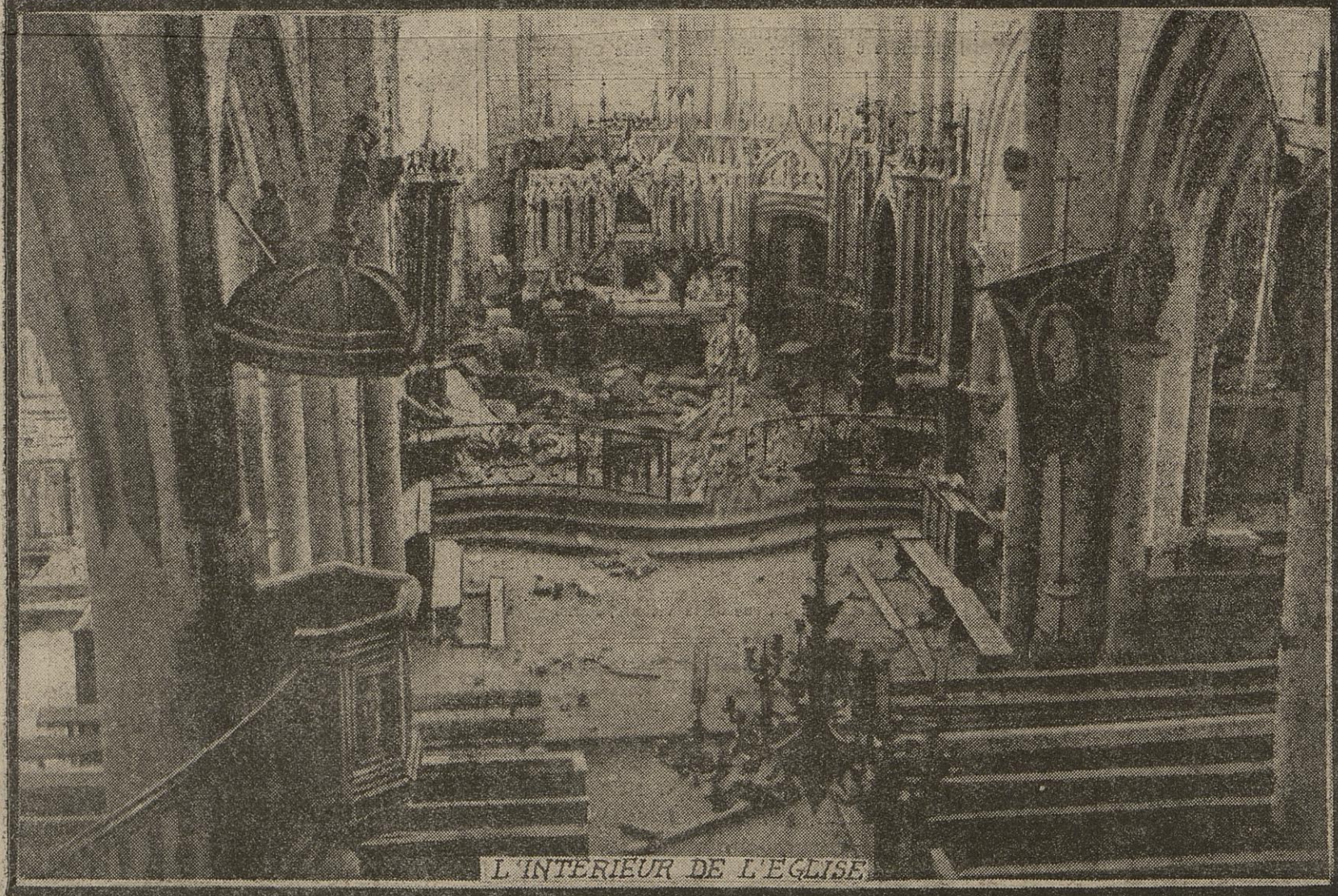
AU LOUVRE

PARIS Lundi 30 NOVEMBRE et Jours suivants PARIS

SOLDES

VÊTEMENTS DÉCLASSÉS * COUPES ET COUPONS

NOMÉNY APRÈS LE BOMBARDEMENT



Quand on arrive à Nomény, l'aspect de la ville est lamentable. Les Allemands n'y ont rien respecté. Après avoir bombardé l'église, ils anéantirent une partie des habitations. De tous côtés ce ne sont que des décombres, tristes vestiges du passage des soldats vandales du kaiser.